

JEAN-DANIEL MAGNIN
LE PAIN MAUDIT



jd.magnin@free.fr

LE PAIN MAUDIT



« Le 16 août 1951, un terrible empoisonnement par le pain frappe la petite ville gardoise de Pont-Saint-Esprit : plus de trois cents personnes tombent malades. Une trentaine d'individus sont pris de démence et internés en hôpital psychiatrique. Une semaine plus tard, cinq Spiripontains meurent intoxiqués. L'affaire connaît un retentissement exceptionnel, passionne et terrifie l'opinion. Des experts du monde entier tentent de percer le mystère du pain maudit. ». C'est ainsi que Steven L. Kaplan, spécialiste incontesté du pain, présente cette affaire dans son dernier ouvrage *Le Pain Maudit* – sans parvenir lui-même à résoudre l'énigme.

Si de mon côté j'ai fouillé les bibliothèques et les archives (documents médicaux, presse nationale et locale, enquêtes diverses), c'était surtout dans le but de recueillir le plus de témoignages et de traces possibles nous renseignant sur ce qu'avaient pu vivre et dire les personnes innocentes frappées soudainement de délires hallucinatoires. En respectant la dignité des victimes d'alors, c'est notre relation au tragique que cette pièce intemporelle veut explorer...

LE PAIN MAUDIT

PERSONNAGES

VIANNET, boulanger.	LE MAIRE.
BOUBOULE, idiot du village.	CHAILLERE, président du
M. FOULQRE, encadreur.	parti des Chasseurs.
MME FOULQRE, sa femme.	CONSEILLER CHASSEUR.
L'ENFANT FOULQRE.	TRUCHE, aviateur retraité,
CASEY, marchand de vélo.	du parti Ecologiste.
FILLE CASEY, sa fille.	MONSIEUR DESBABEL, lettré,
PICHARD, retraité.	ancien maître d'école.
DOCTEUR BEGOUD.	JENNY, serveuse au Bar
AZADEH, son assistante.	l'Univers.
L'INGENIEUR, amoureux	LE GENDARME.
d'Azadeh.	SUZANNE, sa femme.
PAT'S, jeune chômeur.	Leur PETITE FILLE
LA GROSSE MARIE,	LE BIOCHIMISTE HOFMANN.
grenouille de bénitier.	Un ROUTIER.
LUELLE, viticulteur.	LE REPORTER.
JEAN GAZEMA, artiste local,	LE CAMERAMAN.
chanteur d'opérette.	LE PHOTOGRAPHE.

FANFARE DE PONT-SAINT-ESPRIT, PROCESSION, VOITURE
MEGAPHONE, FOURGON BLINDE AVEC INFIRMIERS.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Le four du boulanger à l'aube.

LE BOULANGER VIANNET, *chante.* –

*La fin de la nuit
Quand venait le jour
Chantait l'horloger
Chantait l'horloger*

*Là haut dans le ciel
Quand tournait la roue
Chantait l'horloger
Chantait l'horloger*

Entre UN ROUTIER.

LE ROUTIER. – Monsieur Viannet c'est les routiers. Je suis le nouveau de corvée de pain.

LE BOULANGER VIANNET. – Oui mais moi là je suis à court.

LE ROUTIER. – Je suis venu à cheval.

LE BOULANGER VIANNET. – C'est mon dernier sac de farine.

LE ROUTIER. – Roues contre roues il y a un collègue de Bulgarie coincé avec des demi-sangs. Il monte mieux que moi mais il a peur que les gars lui bouffent un de ses canassons.

LE BOULANGER VIANNET. – Je finis mes réserves.

LE ROUTIER. – Faut dire ça commence à bien faire de jouer les végétariens. On a vidé la remorque d'un gros Picard frigorifique. Qu'est-ce qu'on peut faire c'est périssable, mais tous les jours le même menu : petits pois épinards...

LE BOULANGER VIANNET. – Avec partout vos semi-remorques qui nous constipent le territoire, j'attends toujours ma livraison Partie des Moulins il y a dix jours.

LE PAIN MAUDIT

LE ROUTIER. – Je fais la grève et je grossis. En tout cas merci pour le pain, je connaissais pas la région. Ça aide à tenir, on les aura.

LE BOULANGER VIANNET. – Là je suis sur mon dernier sac.

LE ROUTIER. – S'il faut bloquer l'Europe entière, les politiques ils vont tomber.

LE BOULANGER VIANNET. – La qualité n'est pas grandiose, bon mais ça va ça fait du pain.

LE ROUTIER. – Voilà les sacs vides encore merci

LE BOULANGER VIANNET. – Aujourd'hui j'en ai juste assez pour les villageois.

LE ROUTIER. – Ah juste assez les villageois

VIANNET. – Imagine ça mon étal vide et moi debout qui ne pétris rien. Les camions c'est fait pour rouler.

LE ROUTIER. – Pardon mais c'est qu'on m'avait dit « le boulanger est solidaire, il est comme nous à faire l'obscur à bosser hors de son lit ».

VIANNET. – Moi je suis solidaire de rien. Je fais des comptes au millimètre pour que tout le monde ait assez de pain.

LE ROUTIER. – C'est vrai qu'on leur fout la pagaille. Ils voient enfin... ben qu'on existe. Ils parlent de nous. Je veux dire nous.

VIANNET. – Tu as entendu cette nuit l'info ? Une famille de Hollandais sur l'autoroute dans le Pas de Calais s'est encastrée dans un camion à l'arrêt au milieu de l'autoroute. Ses feux aussi étaient en grève ?

LE ROUTIER. – Tout juste cinq morts pour un week-end.

VIANNET. – Allez dégage je ne donne plus rien.

LE ROUTIER. – Alors le monde est fait comment ? Pour se payer sa ration de pain on se tue à rouler jour et nuit. Dès qu'on fait grève on l'a gratuit, mais il n'y a plus de pain à cause de nous. Tu vois bien que tout est solidaire. On marche ensemble ou on s'écroule.

LE PAIN MAUDIT

SCENE II

Commerces à l'ouverture : les cycles Casey ; un encadreur et sa femme, M. & MME FOULQRE.

M. FOULQRE. – Tout est plus joli dans un cadre. Il donne son cachet à la vue en ramenant le paysage A des proportions harmonieuse.

MME. FOULQRE. – Mais il me fait l'article à moi ! M. FOULQRE. – La plus innommable des croûtes, une fois sortie d'or et d'azur, se trouve alors comme ennoblie...

MME. FOULQRE. – Dis aide-moi un peu s'il te plaît.

M. FOULQRE. – Et nos sous-verres sont garantis. Où va-t-on si on sait pas où ? On a besoin de garanties...

MME. FOULQRE. – Que je suis d'accord avec toi. Ça me donne envie de te puncher la bedaine.

Elle fait mine de le frapper en riant.

M. FOULQRE. – Hé ! Qu'est-ce qui te prend ?

CASEY sort des vélos sur le trottoir, suivi de PICHARD.

CASEY. – Pichard, va téter les abeilles ! Je ne suis pas encore ouvert.

PICHARD. – Casey tu avais dit vingt-quatre heures.

CASEY. – Ton bicycle on te le fera, remis à neuf avec sacoches, les deux pneus vulcanisés.

PICHARD. – Tu avais dit vingt-quatre heures.

CASEY. – Une semaine Pichard, une semaine.

PICHARD. – Vingt-quatre heures.

CASEY. – Priorité aux hommes d'affaire. Les Cycles servent en dernier les retraités.

PICHARD. – Et pour mon pain ? Hein pour mon pain ? Depuis trente ans je vais à Bollène. C'était ma route après les caves de la coopérative du Mont.

MME. FOULQRE. – En face de chez vous, tournez tout droit, il y a chez Viannet, il est connu.

M. FOULQRE. – Ça pour le pain de Viannet on vient de loin.

LE PAIN MAUDIT

PICHARD. – Ouais j'ai vu sa publicité. Il porte son pain aux gars en grève sur le bouchon de la Nationale. Si c'est pitié du pain gratuit !

CASEY. – Pichard tu n'as qu'à manger des chips devant ta télé devant le Tour de France...

PICHARD. – Moi le vélo j'y vais en vrai. Tâte par ici mes jambes de vieux. Elles m'enterreront et vous avec. J'y suis allé chez ton Viannet. Sa pâte elle me reste sur l'estomac. J'ai des tintements dans l'arrière nuque, comme un carillon de sonnettes, avec des voix qui crient mon nom : *Pichard ! Cocu Pichard ! Cocu !* C'est invraisemblable ce machin : j'ai jamais été marié moi, tout le monde le sait bien... Bon à demain, il me faut ce vélo j'en ai besoin

Il s'en va.

CASEY. – Une semaine Pichard, une semaine !

MME. FOULQRE. – Pichard cocu ? Qu'est-ce qui lui prend ?

CASEY, *aux Foulqre*. – Moi je dis cette grève les rend maboules. Tout le monde m'apporte sa vieille bécane. Mon atelier faisait du sur place, il va quintupler son chiffre d'affaire. Et vous chez Foulqre comment va le chiffre ?

M. FOULQRE. – Avec la grève ou sans la grève les peintres peignent, les carreaux cassent, les miroirs se brisent : Foulqre est là !

Sa femme lui envoie une bourrade dans le ventre.

M. FOULQRE. – Ouch ! Mais c'est toi, tu me frappes ?

MME. FOULQRE. – Pardon pardon ça me fait rire, pardon.

Elle lui donne une autre bourrade.

M. FOULQRE. – Ah Casey tu as vu ma femme ? Après douze ans de vie commune elle me frappe, en public en plus.

CASEY. – Moi je dis cette grève nous tape sur le système.

MME. FOULQRE. – Pardon pardon mon vieil ami je n'ai rien à te reprocher, je ne pige rien à ce besoin drôle. C'était comme boire ou respirer, je n'ai pas pu m'en empêcher.

M. FOULQRE. – Mais si ça peut te faire du bien, je t'en prie, voici, frappe.

LE PAIN MAUDIT

MME. FOULQRE. – Ça va mieux, oui, c'est terminé.

M. FOULQRE. – Allons frappe... Pour monsieur Casey !

MME. FOULQRE. – Mais non je te jure tout va bien

Elle attrape L'ENFANT FOULQRE qui déboule du magasin avec son cartable.

MME. FOULQRE. – Est-ce qu'il a mangé sa tartine ?

L'enfant retourne chercher sa tartine en râlant.

MME FOULQRE. – C'est pas parce qu'on se lève tard qu'on est exempté de tartine !

L'ENFANT FOULQRE. – J'ai pas faim le matin tu sais bien !

MME. FOULQRE. – Allez ouste en classe et tu mâches !

L'enfant sort en mâchant de mauvaise grâce.

M. FOULQRE. – Après quinze ans de miroiterie, d'encadrement et de sous-verre, rien ne prodigue plus d'émotion que la fenêtre à croisillons : quatre carreaux au mastic frais ! Et se camper devant la vue ! Voilà qui donne physionomie au plus sauvage des paysages. Cent artistes ont choisi la fenêtre : Kaspar Friedrich, Matisse euh Mondrian...

SCENE III

Cabinet médical. AZADEH prend les rendez-vous.

AZADEH, *au téléphone*. – François Pommier, de Cyprien... La grande ferme sur la route de Bollène... Toute la famille a mal au ventre... Oui vomissements, diarrhée, sueur... Non vous n'êtes pas un cas unique. Le docteur Bégoud est sorti. Il est débordé de visites. Dès qu'il m'appelle je lui dirai. Pas avant dix-neuf heures aujourd'hui.

Entre L'INGENIEUR avec un bouquet de fleurs.

AZADEH, *au téléphone*. – Il dit que ça viendrait de l'eau. Oui peut-être à cause du barrage. Bonne idée, de l'Evian pour le thé. Et la diète oui jusqu'à son arrivée.

LE PAIN MAUDIT

Elle raccroche.

AZADEH. – Tu viens pour une consultation ?

L'INGENIEUR. – Azadeh je suis au chômage. A cause de leur grève de routiers, le chantier a dû s'arrêter.

AZADEH. – Parce qu'on soigne les barrages ici ?

L'INGENIEUR. – Cette nuit je n'ai pas pu dormir. Je te revoyais dans la chambre. Je regarde les murs, le plafond. Ma tête s'emballe pour des détails. Dès que dans la rue j'entends la rumeur d'une voiture qui passe devant l'hôtel, mon cerveau se cale sur ce bruit. Comme une certitude qui grossit : quand elle passera sous la fenêtre, l'hôtel entier s'écroulera. La voiture passe — là c'est horrible — et moi je panique en te cherchant entre les draps

Sonnerie du téléphone.

AZADEH *ne répond pas.*

L'INGENIEUR, *hausse le ton.* – Mais réponds, décroche !

AZADEH, *au téléphone.* – Cabinet du docteur Bégoud. Il doit être sur la route madame. On l'appelle de toute la commune. Il est certainement en chemin.

Elle raccroche.

L'INGENIEUR. – Excuse-moi. Je ne sais pas ce que j'ai. Je pense et repense à ce que tu m'as dit. Ton histoire et la mienne c'est d'accord n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Mais tu sais ma vie d'ingénieur, les bureaux en préfabriqué posés dans la boue des chantiers au bord du fleuve... Je n'ai pas d'endroit moi non plus. Tu vois, construire des barrages c'est une grande force qui s'accumule. Ce barrage, le canal de fuite, c'est mon portrait grandeur nature. Et pourtant j'aime comme toi que les fleuves débordent. Mais on veut de l'électricité. Et il faut que j'exerce mon métier. Mais disons Azadeh disons une force qui s'accumule... Qui a besoin de déborder...

AZADEH. – Et c'est pourquoi tu apportes des fleurs.

L'INGENIEUR. – Ah oui Azadeh, en effet, j'ai choisi ce bouquet, tiens...

LE PAIN MAUDIT

AZADEH. – Tu es plus beau quand tu te tais. Allez viens petit ingénieur, je veux te sentir contre moi...

L'INGENIEUR. – Azadeh... oh Azadeh...

AZADEH. – Aïe ! C'est quoi là ? Tu te promènes avec des cailloux dans tes poches ?

Sonnerie du téléphone.

L'INGENIEUR. – Euh non qu'est-ce que c'est... ?

AZADEH. – Des patates ! Il a des patates dans ses poches ! Il me fait fondre, il me fait fondre !

L'INGENIEUR. – Mais je ne sais pas ce qu'elles font là dans mes poches

AZADEH *rit*. – Il me fait fondre, il me fait fondre ! Regarde, il y en a encore !

Sonnerie du téléphone.

L'INGENIEUR. – Arrête ça n'est pas drôle ! C'est toi qui me les as mises dans les poches ! Dis-moi Azadeh... ! C'est toi ?

SCENE IV

Le conseil municipal.

Brouhaha

LE MAIRE. – Messieurs dames, messieurs dames un peu de silence ! Je déclare donc le ramassage de toute espèce d'escargot interdit de mars à juillet.

Le calme se fait.

LE MAIRE. – Et prohibé toute l'année dans les réserves biologiques appartenant à la commune. Seul l'escargot des vignes s'il a 35 millimètres de diamètre et l'escargot dit « petit gris », si l'extrême bord de sa coquille forme une espèce de renflement peuvent être cueillis dans la limite de six douzaines par personne/jour ou douze douzaines par véhicule. Peut-on

LE PAIN MAUDIT

enfin messieurs mesdames passer à la question suivante ? Où en sont les négociations avec les routiers ?

CONSEILLER CHASSEUR. – Monsieur le maire nous attendons le président Chaillère, avec une nouvelle, euh, bonne nous l'espérons...

LE MAIRE. – Une indigestion lui aussi ? Je vois par ces bancs clairsemés que l'absentéisme a frappé l'une et l'autre de vos formations. Telle n'est pas ma philosophie. Les Spriripontains m'ont élu pour le renouveau culturel et commercial de la cité. J'ai obtenu que notre ville soit une étape du Tour de France de cette année. L'épreuve passera dans nos rues le dimanche de la fête votive. A l'heure précise de l'éclipse ! L'éclipse solaire et le Tour, la presse entière en parlera ! Partout le blocus des camions s'ouvre devant le long ruban cycliste. S'il n'en est point de même chez nous, si vos copains les gros bras de la coordination routière nous refont le coup du Chili, je démissionne séance tenante et vous irez vous expliquer devant les électeurs.

Fanfare municipale.

Entre CHAILLÈRE en costume de chasseur avec feuillage, fusil et chien, accompagné d'une petite fille d'honneur portant un panier.

CHAILLÈRE LE MAIRE. – Hop ooh mais qui nous parle d'Apocalypse ? Piano chaque chose en son temps. Goûtez plutôt ce pâté de palombe maison tartiné par ma douce épouse sur des ficelles de chez Viannet. Allons petite donne à tout le monde. Commence à gauche par les écolos... Pâté de palombe ?

La petite fille présente des tartines.

LE CONSEILLER ECOLOGISTE TRUCHE. – Ah non Chaillère, on vient de voter le compromis des escargots ! Pourquoi rouvrir la guerre de la palombe ? Après l'accord sur le barrage ! C'est pas possible, pensez au fleuve ! Ensemble contre le détournement !

CHAILLÈRE. – Truche mon ami c'est naturel, je t'offre ce que j'ai de meilleur. C'est un massacre de refuser.

LE PAIN MAUDIT

LE MAIRE . – Chaillère je vous félicite pour votre costume garni de lierre et le bel entrain que voilà, mais nous ne sommes pas à carnaval...

CHAILLERE. – Voyons prenez monsieur le maire. C'est la fête, il nous faut danser. J'ai obtenu l'accord final des camionneurs. Pont-Saint-Esprit verra le Tour, Pont-Saint-Esprit est libéré !

Le maire refuse de se servir.

LE MAIRE. – Désolé je fais un régime, je ne grignote que des biscottes.

LE CONSEILLER ECOLOGISTE TRUCHE. – Monsieur le maire, vous ne voyez pas que sous prétexte de chasse et de pêche ils font la foire en plein conseil, débauchent les enfants des écoles, Pour saper la démocratie !

LE MAIRE. – Oui que fait ici cet enfant ?

CHAILLERE. – Pose gamine, pose ce panier ici, retourne en classe.

La petite fille dépose le panier et sort. Le chien vient y bouffer les tartines.

LE MAIRE. – Chaillère, vous faites perdre patience à votre allié de fraîche date.

CHAILLERE. – Ah ah Truche, le capitaine Truche, un vétérinaire de l'armée de l'air recyclé dans les p'tits oiseaux !

LE MAIRE. – Cet hémicycle monsieur Chaillère, n'est ni une niche ni une mangeoire. Faites évacuer votre chien.

CHAILLERE. – Ah c'est qu'il aime ça l'animal.

LE MAIRE. – Je ne ris plus. Sortez ce chien !

LE CONSEILLER CHASSEUR *sort avec le chien.*

CHAILLERE. – Je vais vous dire, la démocratie c'est un fusil et deux cartouches. Car les chasseurs vous chasseront !

Entre BOUBOULE l'idiot du village, paniqué, les mains pleines de cambouis.

BOUBOULE. – Monsieur le maire, le maire monsieur, c'est que si que ça c'est vos canards *Trut trut trutrut !* j'ai rien

LE PAIN MAUDIT

touché ! Rien rien *trut trut trut !* les canards dans votre jardin *Trutrutrutrut !* vilain vilain.

LE MAIRE. – Bouboule calme-toi mon enfant, exprime-toi distinctement.

BOUBOULE. – J'étais venu bien juste à l'heure pour faire comme vous m'avez bien dit dans votre remise, faire la vidange A la tondeuse et au solex et mettre de l'ordre dans les bidons d'insecticides et désherbants. Qu'est-ce que j'entends en plein mélange : *Trutrutrutrut !* C'est au jardin. Alors je sors je vais voir dehors et là mes yeux qu'est-ce qu'ils ont vu ? Vos trois canards monsieur le maire qui pédalaient tout verticaux comme si une perche les tenait debout : *Trut trut trutrut trutrut trut !* Bien pire qu'une fanfare de pingouins avec leurs petits yeux hors de la tête. Ils font comme ça : *Ttrut trut trutrut !* Moi je pleurais, je suppliais Pour qu'ils arrêtent. Ils vont deux fois le tour du bassin en trompétant et puis s'écroulent en bas du mur. Morts, décédés, des macchabées...

On entend un cri curieux, c'est le chien qui attaque rageusement.

LE CONSEILLER CHASSEUR, *appelle à côté.* – Président Chaillère ! Président !

CHAILLERE *sort. Un coup de feu.*

CHAILLERE *revient fusil fumant, suivi du* CONSEILLER CHASSEUR *aux vêtements lacérés.*

LE CONSEILLER CHASSEUR. – Il écarte les pattes bizarrement... baisse la tête... ses poils je les vois se dresser... une espèce de voix sort de lui... il se contorsionne... grimpe au mur... puis il attaque tout, une chaise, moi. J'ai vu, il avait de la bave.

CHAILLERE. – Mon chien bordel je le connais. Une bête de chasse disciplinée. Il ne sortait avec moi. Il ne mangeait que dans ma main. Ce n'est pas la rage, non, pas la rage...

LE PAIN MAUDIT

SCENE V

LUELLE et PAT'S accrochent un calicot :
« PONT-SAINT-ESPRIT ACCUEILLE LE TOUR ».
On entend passer une voiture mégaphone.

VOITURE MEGAPHONE. – ...*Survenue dans notre commune et dans l'attente du résultat des analyses de l'eau potable la mairie de Pont-Saint-Esprit et les services d'hygiène publique vous recommandent instamment de ne pas boire de l'eau du robinet (pouffe de rire) pardon de ne pas boire l'eau du robinet (bouffée de rire) excusez-moi de ne pas boire les robinets (rire) non de ne pas boire l'eau des robinet (fou rire) l'eau des des des (fou rire).*

La voiture est passée. Au sommet de l'échelle LUELLE fixe la banderole. PAT'S la retient en bas en mordant dans un énorme sandwich.

LUELLE. – Ils me font rire avec leur eau. Je bois mon vin, jamais un rhume.

Il donne un coup de marteau.

LUELLE. – Acrediable il est fou ce clou. (*vers Pats*) Eh petit monte une autre pointe.

PAT'S. – Chier je mange !

LUELLE. – Monte avec ton sandwich.

PAT'S. – Descends toi-mêm, c'est la pause non ?

LUELLE *descend en bas de l'échelle.*

LUELLE. – Ces clous ils baissent la tête dès que je tape, c'est magnétique, ils se mettent à genoux et moi j'ai du courant au bout des doigts.

PAT'S. – T'es chié toi. Même avec cette merde de travaux d'utilité merdique j'ai droit à une pause, c'est un droit.

LUELLE, *boit du vin à la bouteille.* – Ça c'est du Luelle, goûte-le bien.

PAT'S, *boit un coup en lisant la banderole.* – « Pont-Saint-Esprit accueille le Tour »... La fin de l'étape pour moi : Paris. Pat's lui chie dessus à ce bled.

LE PAIN MAUDIT

LUELLE, *reboit un coup*. – Le soleil tourne, le raisin pousse, l'Etat rembourse les gros orages, on me voit au Comité des Fêtes une fois par année, gracieusement, c'est gratuit, Luelle demande rien. Je ne réclame que mes subsides.

PAT'S. – Moi le fumier faut en sortir. Bon c'est joli, c'est historique, l'église Saint-Machin et son pont, assez, je peux plus même en peinture, je connais tout, chaque millimètre. La nuit je zône en plein dortoir, les rues sont vides, si tellement vides...

LUELLE. – Bon ça va mieux, allez on remonte.

PAT'S. – Et puis le jour c'est pire, je les connais par cœur leurs va-et-vient et leurs manies...

PAT'S. – Suis-moi avec la boîte à clous.

LUELLE *remonte l'échelle, suivi de PAT'S*.

LUELLE. – Pat's tu sens pas dans tes deux mains si dans l'échelle il y a du courant ?

PAT'S. – Regarde Luelle, regarde ma montre, dans dix secondes, comme tous les jours, la Grosse Marie sort de l'Eglise avec son Missel entre les paumes, ses yeux mi-clos de vache sacrée et ses deux pieds comme des fers à repasser. Elle rentre chez elle après le curé, le corps du Christ dans l'estomac. Car tous les jours la Grosse Marie va communier, ouais mon p'tit père.

LUELLE. – Ça y est j'ai oublié le marteau ! Eh Pat's descends chercher le marteau.

PAT'. – Attends attends ! Quatre trois deux un...

LA GROSSE MARIE *arrive avec son Missel*.

PAT'S. – Ah !

LUELLE. – Hé bé je te félicite.

PAT'S. – Tu vois c'est pénible tous les jours d'avoir sous le nez comme une pendule cette mocheté mongoloïde. Qu'est-ce qu'elle comprend à communion ? Regarde-la marcher, elle se croit le pape. Moi à sa place je resterais caché sous mon matelas. Pourquoi les gens ne s'écroulent-ils

LE PAIN MAUDIT

pas comme des soufflets mal cuisinés ? Je veux qu'elle tombe là devant moi !

LUELLE. – Un coup de marteau elle se met à genoux.

PAT'S. – Cette dignité elle me fait chier. Je veux qu'elle tombe là devant moi. Je veux qu'elle tombe la communiant. Je veux qu'elle tombe, je veux qu'elle tombe...

LA GROSSE MARIE. – Fait beau là haut ? Hé fait beau ?

PAT'S. – Tombe tombe, l'idiote crache ton hostie !

LA GROSSE MARIE. – Qu'est-ce qui dit le jeune montagnard ?

LUELLE. – Tu es belle, tu lui plais beaucoup.

LA GROSSE MARIE. – Dis-lui de pas regarder par ici, y a rien d'intéressant vers là, y faut regarder les jolies filles.

PAT'S. – Tombe allez tombe, je veux que tu tombes.

LUELLE. – Le petit il t'aime beaucoup tu sais.

LA GROSSE MARIE, *en riant*. – Je t'en veux bailler des p'tits couteaux !

LA GROSSE MARIE *sort*.

LUELLE. – Elle est pas tombée tu vois bien.

PAT'S. – Je lui chie dessus à ce bled.

LUELLE. – Hé dis c'est pas l'échelle, c'est moi ! J'ai une grosse fourmi dans chaque doigt !

PAT'S. – Il m'emmerde, je lui chie dessus.

LUELLE. – Tu as une grande gueule mon petit. Mais tu ne fais jamais ce que tu annonces. Si tu désires te remuer fais-le une fois pour toutes. Et puis descends chercher le marteau.

PAT'S. – Je vois tout si lucidement qu ça en est blessant : je vais chier sur la Grosse Marie.

LUELLE. – Hein ?

PAT'S. – Je vais chier sur la Grosse Marie !

LUELLE. – Si t'es foutu de faire une chose pareille, je te paie le billet pour Paris.

LE PAIN MAUDIT

SCENE VI

*Plateau de la salle communale. MONSIEUR DESBABEL dirige
trois jeunes femmes en tenue de coureurs sur des vélos
immobiles : FILLE CASEY, JENNY, SUZANNE.*

FILLE CASEY

*Depuis toujours jusqu'à l'an mille
Le fleuve roulait droit vers le sud
On le longeait de ville en ville*

JENNY

*Il y a mille ans c'était l'an mille
Les moines le barrèrent d'un pont
On le traversait sans péril*

SUZANNE

*Et nous voici vers l'an deux mille
L'EDF détourne le fleuve
Voilà le pont bien inutile*

CHŒUR DES CYCLISTES

*Et sur son dos nous franchissons
Un fleuve immense de gazon
Roulons pédalons sur son dos
Sans faire de mal aux escargots...*

Elles s'interrompent à cause d'un fou rire.

MONSIEUR DESBABEL. – Et j'hérite de trois hystériques. Ça n'est pourtant pas la pleine lune.

SUZANNE. – Excusez Monsieur Desbabel, c'est vos paroles dans la chanson. *Le Pédalons les escargots...*

Elles rient.

MONSIEUR DESBABEL. – Oui quoi Suzanne, elles ne vont pas mes paroles ?

LE PAIN MAUDIT

SUZANNE. – Oh que si elles vont et comment, elles sont très très évocatrices...

Fou rire.

MONSIEUR DESBABEL. – Ça c'est la poésie Suzanne. La poésie... La poésie nomme une chose pour parler d'une autre. Et qu'est-ce qu'elles t'évoquent ces paroles ?

Elles pouffent.

FILLE CASEY. – Elle peut pas vous dire monsieur.

JENNY. – Son homme si vous voulez savoir.

MONSIEUR DESBABEL. – Ton mari Suzanne, le gendarme ?

SUZANNE. – Il a du souci avec son dos. Tous les matins il me demande de lui pédaler sur le dos...

JENNY. – Sans écraser ses escargots !

Rires.

MONSIEUR DESBABEL. – Voilà on rit, ça fait du bien, maintenant de grâce à vos vélos.

SUZANNE. – Excusez-moi Monsieur Desbabel, je vais me concentrer vous allez voir.

MONSIEUR DESBABEL. – Nous n'en sommes qu'au sixième tableau de la Revue Spriripontaine. Suzanne c'est toi qui donne le rythme. Pas besoin de courir la poste. Calme-toi, c'était trop nerveux. Respirez l'air pur. Et trois quatre...

CHŒUR DES CYCLISTES

Et sur son dos nous franchissons

Un fleuve immense de gazon

Roulons pédalons sur son dos

Sans faire de mal aux escargots

SUZANNE *a un malaise.*

MONSIEUR DESBABEL. – Tu trembles !

SUZANNE. – Je me sens pas très bien... Je vais m'étendre un petit moment...

FILLE CASEY. – C'est l'eau Suzanne, tu as bu l'eau ?

SUZANNE. – C'est rien, ça va déjà mieux.

LE PAIN MAUDIT

MONSIEUR DESBABEL. – Reste un peu couchée ma Suzanne, je prendrai ta place.

Il monte sur le vélo.

MONSIEUR DESBABEL. – Mademoiselle Casey, Jenny, vous suivez bien mon rythme. Trois quatre...

CHŒUR DES CYCLISTES

Et sur son dos nous franchissons

Un fleuve immense de gazon

Roulons pédalons sur son dos

Sans faire de mal aux escargots

Rire béat de MONSIEUR DESBABEL.

MONSIEUR DESBABEL. – *Escargooooooooooooooooooooo...*

Les filles s'interrompent pour le regarder. Il pédale avec un air extatique.

FILLE CASEY. – Monsieur Desbabel...

JENNY. – Il est toc toc ?

MONSIEUR DESBABEL. – *...ooooooooooooooooooooooooooooo...*

SUZANNE. – Monsieur Desbabel !

Enfin MONSIEUR DESBABEL revient à lui, il est bouleversé.

MONSIEUR DESBABEL. – Mais où je suis ?

SUZANNE. – Ici ! dans la salle communale !

MONSIEUR DESBABEL. – Est-ce que j'ai dormi ?

JENNY. – Mais non monsieur !

MONSIEUR DESBABEL. – Personne n'a monté les projos ?

FILLE CASEY. – On n'a pas touché aux lumières !

SUZANNE. – Pourquoi vous regardez vos bras ?

MONSIEUR DESBABEL. – C'est incroyable...

JENNY. – Vous avez rêvé debout !

MONSIEUR DESBABEL. – Oui... Je viens de vivre...

SUZANNE. – Oh qu'est-ce que vous avez vécu ?

MONSIEUR DESBABEL. – Le plus beau moment de ma vie !
Ne dites à personne mes enfants que votre vieux maître d'école est victime d'hallucinations.

LE PAIN MAUDIT

JENNY. – Monsieur ! Monsieur dites-nous !

FILLE CASEY. – Monsieur Desbabel !

SUZANNE. – On vous promet racontez-nous !

MONSIEUR DESBABEL. – J'étais là sur ma bicyclette avec vous en train de chanter. Puis lentement, mais c'était net, les fauteuils brillent comme des émeraudes. Et leurs couleurs viennent dans mes yeux. Ça fait une route et hop je roule, je suis à vélo sur le pont. Et sous le pont un grand pré vert. J'y suis vraiment comme en plein jour. C'est beau le pont sur du gazon ! Je vois un nuage, trois abeilles, je m'extasie, je sens la paix. Et puis mes yeux voient quelque chose : le pont, le ciel, les abeilles s'enroulent à la roue du vélo ! Alors elle grandit, elle grandit... Et moi je pédale, je pédale... Plus de selle, plus de guidon, rien, je suis couché sur cette roue. Mes bras s'allongent à l'infini pour la tenir comme une quenouille. C'est un travail préoccupant : tout, tout, tout s'enroule à ma roue, l'horizon, la terre, l'univers... Et ma pelote grossit, grossit... Je me sens comme...

SUZANNE. – Comme ?

MONSIEUR DESBABEL. – Une femme...

JENNY. – Hein ?

MONSIEUR DESBABEL. – Oui une vieille femme au rouet...

Il va pour sortir.

MONSIEUR DESBABEL. – Et puis d'un seul coup j'ai eu peur .Comme quand on doit aller mourir.

FILLE CASEY. – Monsieur Desbabel vous partez ? Et la Revue ?

MONSIEUR DESBABEL, *évasif*. – Ah la Revue...

Il est sorti.

Suzanne, *regardant le vélo*. – Ce vélo, moi je le touche plus...

LE PAIN MAUDIT

SCENE VII

Cours Michelet dans la nuit.

BOUBOULE. – Bar l'Univers les chauves-souris dansent aux néons et moi Bouboule, le fils du bled, j'ai pas de poches à mon pantalon. Je sais pas où me mettre dedans cette nuit. Je regarde les plots, les tubulures du nouveau *Podium Spriripontain* enfin acheté par la mairie. Jean Gazéma l'ex-matador viendra montrer ses castagnettes, nous faire le retour de Mariano. Comme chaque année Jean Gazéma. Puis l'union accordéoniste, le chœur mixte, la Revue, le bal nocturne. Et moi Bouboule j'ai trente quatre ans. Les filles me coifferont avec leurs mains, mettront une bise sur mes deux joues puis une danse Bonux avec Bouboule. Même les quinze ans je suis leur enfant. Les skins de Bollène me taperont dessus. Cours Michelet il y aura la fête, la fête votive si je dis mon vœu, c'est que cette année elle ait pas lieu, qu'elle ait plus lieu, plus jamais lieu !

VOIX, *depuis une fenêtre*. – Bouboule, tais-toi, tu as vu l'heure ? Qu'est-ce qui te prend ? Va te coucher !

BOUBOULE. – Mon lit me fait peur dès que j'éteins. J'entends *Trutrut !* Je vois des canards...

VOIX, *depuis une fenêtre*. – Il y a des malades qui veulent dormir !

BOUBOULE. – La fête votive aura pas lieu !

CHAILLERE *est aussi là dans la nuit*.

CHAILLERE. – *Trutrut !* Bouboule mon grand Bouboule ! Plus rien d'ancien n'aura plus lieu ! Oh que c'est juste que c'est logique que mon chemin mène jusqu'à toi. Simple d'esprit ! Tu marches au-dessus de nos têtes et je m'incline devant toi.

CHAILLERE *s'incline devant* BOUBOULE.

BOUBOULE. – Président vos yeux font peur, ils brillent comme ceux des bêtes.

CHAILLERE. – C'est à désespérer de vivre comme nous vivions dans l'autre temps. Tu ne fais jamais de mal, même aux

LE PAIN MAUDIT

mouches. Mais moi j'ai eu besoin d'abattre mon chien... Alors je m'incline devant toi.

CHAILLERE *s'incline à nouveau devant* BOUBOULE.

Entrent LUELLE *et* PICHARD.

LUELLE. – Je me suis retrouvé en train de penser sur le giratoire devant le Pont : « Mais bon dieu ça fait combien d'heures que tu es en train de tourner là-dedans ? » Juste à ce moment je tombe en panne sèche. Tant pis la femme je rentrerai demain ! Et puis mes pieds me picotent aussi. Je suis branché sur le compteur...

PICHARD. – Luelle je vais te dire, garde ça pour toi, le docteur j'y suis allé, il parle d'un empoisonnement collectif...

LUELLE. – Tu l'as vu ? Qu'est-ce qu'il t'a donné ?

PICHARD. – Deux somnifères, un sédatif.

LUELLE. – Et alors tu les a pris ?

PICHARD. – La preuve que je les ai pris : je suis en pyjama et je me balade sur le cours Michelet !

LUELLE. – Alors comme toi je dors en marchant.

Ils rient.

LUELLE. – J'ai mes cochons il y a treize ans ils ont arrêté de dormir et leur chahut nous réveillait. J'ai donc appelé le vétérinaire. Rien ses granules n'y pouvaient rien.

PICHARD. – Qu'est-ce que c'était ?

LUELLE. – Jamais su Pichard. Mais moi j'ai trouvé une solution.

PICHARD. – Ah bon, laquelle ?

LUELLE. – Saucisses, boudin jambon !

Ils rient.

VOIX, *depuis une fenêtre.* – Il est trois heures du matin passées ! Allez-vous coucher !

CHAILLERE *saisit affectueusement* BOUBOULE.

CHAILLERE. – *Trutrut !* Bouboule ô Grand Bouboule, c'est toi qui nous as tirés dehors !

BOUBOULE. – Laissez-moi s'il vous plaît !

TRUCHE *arrive.*

LE PAIN MAUDIT

TRUCHE. – Tu n'aurais pas des allumettes ?

CHAILLERE. – *Trutrut* mon gros pâté d'autruche, viens Truche, viens saluer Bouboule ! Il nous a tirés dehors !

BOUBOULE. – Monsieur Truche dites-lui de me lâcher !

TRUCHE. – J'en ai pris quatre et je peux toujours pas dormir. Et toi aussi tu es insomniaque ?

CHAILLERE. – Je tribule mon vieux, je tribule ! Une nuit et demie par exemple. Car je viens de mettre au point une toute nouvelle façon de vivre. Oh la voix sortie de mon chien... Tu sais je vous aime tous les deux. Allez venez à mon enterrement !

TRUCHE. – Ça me turlupine cette histoire d'eau. Je suis allé au réservoir. Il fait trop noir ça me turlupine.

BOUBOULE. – Dites-lui de me lâcher Monsieur Truche.

TRUCHE. – Bouboule, j'aimerais savoir, quand tu vidanges les vieux bidons d'insecticides, où tu les jettes tous ces produits ?

BOUBOULE. – C'est tout bien rangé dans mon jardin.

TRUCHE. – Ça me turlupine, j'y suis allé. Tu ne vas jamais au réservoir ? C'est très joli, il y a des canards...

BOUBOULE. – Je fais jamais de mal, même aux mouches !

CHAILLERE. – Que tu es lourd, Truche. Si tu veux vivre il faut mourir. C'est une nouvelle façon de vivre. Ecoute : si tu veux être heureux, commence par mourir. Ça te purge ton réservoir de méchanceté. Et hop, une serrure, une serrure... Viens avec nous, je t'invite à mon enterrement !

VOIX, *depuis une fenêtre*. – Silence ! Vous n'avez pas vu l'heure ?

TRUCHE *met en bouche une cigarette*.

LE BOULANGER VIANNET *la lui allume*.

VIANNET. – Ma femme aussi elle est malade. Elle sue très fort, ça pique le nez.

TRUCHE. – Tu es pas à ton four à cette heure ?

VIANNET. – Non.

TRUCHE. – Le docteur dit que les fumeurs, les cigarettes, elles les dégoutent. On peut tester, c'est un signe très net.

LE PAIN MAUDIT

Il tire sur sa cigarette.

TRUCHE. – Ah vrai, vraiment dégueulasse !

VIANNET. – Et sa transpiration est âcre. Une odeur de pisse de souris.

TRUCHE, *présente la cigarette à Viannet.* – Essaie.

VIANNET *aspire sur la cigarette et la crache avec dégoût par terre.*

VIANNET. – Ça ne serait pas l'eau. Il paraîtrait que c'est mon pain. Leurs analyses n'ont rien prouvé bien que d'après les recoupements tous les malades ont mangé du pain venu de chez moi. Ils ont mis les scellés...

CHAILLERE. – Viannet ! Nous nous foutons des cigarettes, des repas, du sommeil. Et nous nous foutons de chercher notre propre gloire. Blablabla. Vieux parchemin craquelé. Tout est jauni, tout est sépia. Nous ne voulons plus du vieux nouveau !

TRUCHE. – Mais tais-toi un peu : c'est le pain !

BOUBOULE. – Les pauvres canards, ça me revient Monsieur le maire leur donne du pain.

CHAILLERE *exalté se met à danser en improvisant une chanson*

CHAILLERE

*Tout est jauni tout est jauni
Jauni jauni jauni jauni
Ah ah ah le nouveau jaunit
Le nouveau jaunit à vue d'œil
Tout est sépia sépia sépia
Ah je meurs ah ah ah je meurs
Ma langue craquelle ma langue s'enroule
Vieux parchemin vieux vieux vieux
Tout est sépia pia pia pia pia*

VOIX, *depuis une fenêtre.* – Là ça suffit, j'appelle les gendarmes !

Arrive MME FOULQRE *en peignoir.*

LE PAIN MAUDIT

MME FOULQRE. – Hé bien dites donc messieurs les hommes, vous attendez le Tour de France ? C'est une manifestation ?

TRUCHE, *à la cantonade pour avertir la population.* – Le pain ! Viannet dit que c'est son pain !

CHAILLERE. – Viannet ! Viannet ! Mon pain béni !

PICHARD. – Hein quoi ? non, pas à cause du pain ! (*En direction d'une fenêtre*) Casey, salaud c'est ta faute si j'ai dû bouffer son pain de merde ! Moi le pain j'y vais en vélo !

VOIX, *depuis une fenêtre.* – Vous êtes fous il est trois heures vingt !

MME. FOULQRE. – Recule ta montre ça ira mieux !

Ils rient.

PICHARD. – Casey, Casey, assassin ! Eh dis, vingt-quatre heures c'est une semaine ? Je veux mon vélo, je le veux maintenant !

FILLE CASEY, *à la fenêtre.* – S'il te plaît Marcelin, ne crie pas mon père est au lit, il tremble de chaud les yeux ouverts, je ne sais même pas s'il m'entend...

PICHARD. – Je veux mon vélo demain matin !

CHAILLERE. – Nous abolissons les vélos !

Rires.

MME. FOULQRE. – Ah là il en tient une, Chaillère ! C'est comme mon mari, notre Foulqre. Depuis des heures il reste assis à compter dans sa barbe les carreaux de la fenêtre : « Un deux trois quatre... Un deux trois quatre... »

VOIX, *depuis une fenêtre.* – Idiots vous faites pleurer mes gosses !

MME. FOULQRE, *en direction de la fenêtre.* – Trois miettes de pain dans un verre d'eau !

Rires.

CHAILLERE

*Tout est sépia pia pia pia
Ma langue craquelle quelle quelle quelle
Tout est sépia pia pia pia
Ma langue craqua ca ca ca ca*

LE PAIN MAUDIT

Arrivée du DOCTEUR BEGOUD et d'AZADEH.

TRUCHE. – Docteur regardez ce bordel. C'est vraiment vrai que c'est le pain ?

LUELLE, *au docteur, menaçant.* – J'aimerais savoir qu'est-ce que t'en penses : il est petit ou grand le docteur Bégoud ?

DOCTEUR BEGOUD. – C'est moi. Je suis le docteur Bégoud.

LUELLE. – J'ai des yeux. J'ai vu. Réponds-moi : il est petit ou il est grand ?

DOCTEUR BEGOUD. – Il est fatigué.

AZADEH. – Laissez-nous !

LUELLE. – Et moi je dis qu'il est dépassé.

DOCTEUR BEGOUD. – J'ai traité plus de cent malades. J'en ai encore autant à voir. Certains sont très gravement frappés. Vous feriez mieux de retourner chez vous vous allonger.

TRUCHE. – C'est vrai que c'est à cause du pain ?

DOCTEUR BEGOUD. – Je ne sais pas, on dirait bien. Prochain rendez-vous, Azadeh ?

AZADEH. – Chez Gaston Casey, le magasin de vélo. C'est en face.

DOCTEUR BEGOUD. – Azadeh, je continue seul. Allez vous reposer un peu.

VIANNET. – Pourquoi nous dire que c'est le pain ? Les analyses n'ont rien prouvé.

PICHARD *a une crise aiguë.* – Oh oh, une aurore boréale ! Regardez là-bas une aurore !

MME. FOULQRE. – Pichard tu te crois au Pôle Nord ?

PICHARD. – Ah c'est fin c'est tout en finesse. On dirait la mire de la télé.

LUELLE. – C'est possible si la Terre pivote !

PICHARD. – Mais regardez dans le ciel ! Une roue de vélo immense... Toute en lumières... Elle grandit... Elle grandit...

DOCTEUR BEGOUD. – Fermez les yeux Pichard. Vous la voyez ?

LE PAIN MAUDIT

PICHARD, *ferme les yeux*. – Elle me suit ! Une étoile d'araignée !

DOCTEUR BEGOUD. – Azadeh, vite, ma trousse !

PICHARD. – Oh ça c'est incréé ! Vos têtes ! Vos faces de gobelets reinurées ! Ah Viannet ta tête, oh ta tête ! Avec la peau qui flotte sa mue...

DOCTEUR BEGOUD. – Aidez-moi, tenez-le, je vais lui faire une intraveineuse !

PICHARD. – Les bêtes ! Les bêtes ! Elles sont rouges ! Elles sont rouges ! Elles entrent dans mon ventre ! Les bêtes ! Arrachez-moi le ventre !

PICHARD *s'affaisse, il est pris de convulsions*.

LUELLE. – Pichard !

DOCTEUR BEGOUD. – Tenez-le bien !

AZADEH. – Docteur son pouls... Son cœur a cessé de battre.

Vaines tentatives du DOCTEUR pour le réanimer. PICHARD est mort.

DOCTEUR BEGOUD. – Il n'était pas épileptique. Ça ne correspond à rien de connu. Non je n'ai pas étudié ça.

BOUBOULE. – Monsieur Pichard est décédé ?

LUELLE. – Qu'est-ce qu'il a dit, hein ? Des bêtes rouges ?

VIANNET. – Mon Dieu, mon Dieu, est-ce ton pain ?

CHAILLERE, *toujours exalté*. – Ah bien joué, sacré Pichard ! Tu nous as tous bien possédés ! Il faut mourir (*il rit*) On va faire un de ces enterrements !

TRUCHE *court hurler sous les fenêtres*.

TRUCHE. – Le pain ! Le pain !

CHAILLERE. – Je vous invite !

TRUCHE. – Le pain a tué ! Le pain tue ! Le pain tue ! Le pain tue ! Le pain !

Une à une, des fenêtres s'allument.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Une diapositive représentant une toile d'araignée est projetée dans le noir. On distingue la présence de quelques personnes et un conférencier, LE BIOCHIMISTE HOFMANN.

HOFMANN, *accent suisse allemand*. – Observez ces photos de toiles d'araignées tissées par une épeire commune...

Première image.

HOFMANN. – A. Fils porteurs croisés et spirale somme toute plutôt régulière : toile normale, toile bien connue...

Nouvelle image.

HOFMANN. – B. Toile tissée sous influence de la caféine : elle est bâclée.

Nouvelle image.

HOFMANN. – C. De l'alcool : elle est difforme

Nouvelle image.

HOFMANN. – D. D'un somnifère : inachevée.

Nouvelle image.

HOFMANN. – E. Sous opium : incohérente

Nouvelle image.

HOFMANN. – F. Sous héroïne : erratique

Nouvelle image.

HOFMANN. – G. Diétylamine de l'acide lysergique – le LSD 25 dont j'ai trouvé la synthèse : somptueuse, parfaite, cristalline. Admirez le modèle archétypal de toutes les toiles d'araignées.

AZADEH, *sa voix dans le noir*. – Comme si les dieux l'avaient tissée.

HOFMANN. – Comparez avec la toile ordinaire...

Il va et vient de la toile A à la toile G.

HOFMANN. – A quoi l'épeire a-t-elle accès pour surpasser si largement ses compétences habituelles ?

La lumière s'allume.

LE PAIN MAUDIT

HOFMANN. – Voilà un mystère absolu qui m'occupe depuis des années...

Un petit groupe suit la conférence : LE MAIRE, LE DOCTEUR BEGOU, AZADEH, VIANNET, UN GENDARME.

LE MAIRE. – Très intéressant, mais moi j'ai un administré au labo, une ville qui ne dort plus la nuit, de braves citoyens dont l'esprit est soudain possédé. Alors dites-moi monsieur, dites-moi en langage clair, la conclusion ?

HOFMANN. – L'examen poussé des viscères de Monsieur Marcelin Pichard, des canards et autres animaux domestiques ne révèle en aucune manière la présence de poison connu. Tout au plus des traces d'arsenic dans les échantillons de pain.

LE MAIRE. – De l'arsenic ! De l'arsenic !

HOFMANN. – Mais en dilutions disons normales. Arsenic provenant nous pensons du Gétox, un insecticide fréquent chez les céréaliers. Tout biochimiste en conclurait que l'examen est négatif.

LE MAIRE. – Enfin messieurs c'est à croire que nous avons été emmasqués par je ne sais quelle sorcellerie !

VIANNET. – Est-ce que j'ai commis une erreur ? La farine était un peu grise. Toute la région l'a panifiée. Je refais chacun de mes mouvements...

LE MAIRE. – Viannet, tranquillise-toi Viannet.

VIANNET. – J'ai reçu des lettres anonymes dont je vous tairais le contenu... C'est bien mon pain, vous êtes sûrs ?

LE MAIRE. – Je te conserve ma sympathie. La ville entière. Je te promets.

VIANNET. – Excusez-moi Monsieur, mais mais mais, au cours de mes insomnies, des lectures anciennes me remontent à la mémoire. De vieilles gravures dans un journal corporatif avec des femmes qui dansent la sarabande. Elles ont mangé des grains d'ivraie. Je me rappelle de pages entières. La rouille, la gesse, la raphanie. Les épidémies de l'an mille. Le pain cuit rougi sur la cendre. La grande gorre. Le Feu Saint Antoine. Des foules horribles de malheureux, leurs bras et leurs jambes pris

LE PAIN MAUDIT

par le feu sacré noircissent comme charbon, se détachent. On verse de l'eau sur leurs blessures, un nuage puant se répand... Je vois l'article... la page... les mots... « Mal des Ardents »... « Mal de Saint Main »... « Mal de Sainte Geneviève »... « Feu d'Enfer »... « Feu de Saint Antoine »... « Feu Sacré »...

LE MAIRE. – Calme-toi mon ami...

VIANNET. – Ces noms me reviennent, je vois les mots ! Est-ce que j'ai commis une erreur... La farine était grisâtre... Un peu huileuse, un peu fangeuse... Je m'en étais plaint aux Moulins... Mais Monsieur, pourquoi pourquoi pourquoi nous montrer ces photos ?

LE MAIRE. – Exact, oui, pourquoi ces photos ?

HOFMANN. – Justement, ça n'est qu'une hypothèse. En poursuivant mon examen j'ai décelé dans ces viscères la trace infime, microscopique de molécules alcaloïdes qu'on pourrait considérer comme dérivées de l'ergot de seigle. C'est à partir de telles substances que j'avais pu synthétiser l'acide de la dernière photo...

VIANNET. – L'ergot des seigles ! Le blé cornu !

HOFMANN. – Oui le *claviceps purpura*, champignon parasite du seigle qui pousse entre les barbes de l'épi dans les années de fortes pluies. Cause de l'ergotisme historique, cette maladie du moyen-âge, ce Feu Sacré dont vous parliez...

DOCTEUR BEGOUD, *essayant de se souvenir*. – L'ergotisme historique... Ah quels en étaient les symptômes...

HOFMANN. – Insomnie, pupilles dilatées, transpiration, sang ralenti, hallucinations, convulsions...

AZADEH. – Docteur, mais c'est exactement...

DOCTEUR BEGOUD. – Oui oui j'ai vu ça tous ces jours !

HOFMANN. – Et parfois gangrène... et la mort.

DOCTEUR BEGOUD. – Mais l'ergotisme a disparu depuis des siècles, c'est insensé.

HOFMANN. – La synthèse que j'ai obtenue ne se trouve pas dans la nature, mais elle produit les mêmes symptômes. Je l'ai testée sur ma personne. Sa puissance me terrifie. C'est une

LE PAIN MAUDIT

bombe atomique mentale qui agit à des doses infimes. Une goutte, vraiment une simple goutte peut rendre fou un village entier. Alors j'imagine, je suppose, si cette synthèse alcaloïde, par un hasard inconcevable, s'était produite par accident dans l'estomac des victimes... On connaîtrait enfin la cause de notre ergotisme historique... Ça ne peut être qu'une hypothèse...

LE MAIRE. – On le guérit votre ergotisme ?

HOFMANN. – De l'eau bénite mêlée de vin où ont macéré des reliques, quelques gouttes de la Sainte Chandelle, nous disent les chroniques...

DOCTEUR BEGOUD. – Je confirme : mes médicaments n'y peuvent rien.

LE MAIRE, *au gendarme*. – Et que peuvent nous dire les forces de l'ordre ?

LE GENDARME. – Chez moi plus personne ne dort. Ma femme a de longues crises de pleurs. Ma petite fille hurle dans son lit. Elle voit des bêtes dans le papier peint. Et moi c'est bizarre je n'ai plus mal au dos... J'y pense vingt-quatre heures sur vingt-quatre : soit c'est uniquement par le pain et nous remontons la filière du pain sur le département et au-delà. J'ai noté : ergot et Gétox... Soit il y a autre chose que le pain : nous enquêtons, nous écoutons. Soit il s'agit d'un attentat : si j'attrape le type excusez-moi je le bute. Soit d'une fraude, au grain par exemple : c'est l'affaire de l'office des fraudes. Soit d'un accident...

LE MAIRE. – Le coupable ! Je veux qu'on découvre le coupable ! Aussi protégé soit-il ! Le conseil municipal me suivra d'une voix unanime. Que toute la vérité soit faite. Si c'est le pain ou le barrage ou l'arsenic ou je ne sais quoi ! Votre goutte magique, cher monsieur...

HOFMANN. – Ça n'est qu'une hypothèse. Bien improbable à mon avis. Mais il faut l'étudier...

LE MAIRE. – Nous ne sommes pas là pour éclaircir les mystères de l'histoire des sciences. Dimanche a lieu la fête votive. Nous avons beaucoup investi. Cette catastrophe tombe

LE PAIN MAUDIT

au plus mal. On parle de nous dans les journaux. Il faut qu'on trouve un responsable. Il faut que l'ordre soit rétabli. Ou sinon les cars de touristes se détourneront de chez nous. La fête votive doit avoir lieu !

SCENE II

LA GROSSE MARIE *avec la Bible dans son lit.*

LA GROSSE MARIE, *elle lit.*
Tandis que je dors mon cœur veille
Une voix, c'est l'amant qui frappe
« Ouvre-moi, ma sœur, ma compagne,
Ô ma palombe ô ma parfaite »
J'ôte ma robe, lave mes pieds
Il glisse sa main au dedans
Mes entrailles s'émeuvent de lui
Mes doigts dégoulinent de myrrhe
La myrrhe ruisselle sur le loquet
J'ouvre moi-même à mon amant

PAT'S *pousse la fenêtre et grimpe dans l'encadrement.*

LA GROSSE MARIE, *lisant.*
Mais mon amant s'est dérobé
Je l'ai cherché et j'ai crié
Et il ne m'a pas répondu
Les gardes qui tournent dans la ville
Ont jeté sur moi mon vieux châle
Et m'ont frappée et m'ont blessée
Filles de Jérusalem sachez
Mon amant est rouge et diaphane
Géant par-dessus les étoiles
Sa tête est d'or, ses yeux de lait

LE PAIN MAUDIT

*Ses boucles des corbeaux ténébreux
Ses joues des terrasses d'épices
Ses mains des sphères d'émeraudes
Son ventre un bloc d'ivoire pur*

LA GROSSE MARIE *aperçoit* PAT'S.

PAT'S. – Marie, dis, ce matin tu étais où ? Je t'ai attendue sur ton chemin. Tu n'es pas allée à la messe ?

LA GROSSE MARIE *regarde* PAT'S.

PAT'S. – Il fait bien sombre chez toi Marie. Tu les laves jamais tes carreaux ? Est- ce que tu permets que je rentre ?

LA GROSSE MARIE *regarde* PAT'S *entrer*.

PAT'S. – Marie c'est vrai, moi je t'aime bien. Tu n'es pas laide, tu es belle aussi. D'une grande laideur est ta beauté. Même si personne ne l'a perçue.

LA GROSSE MARIE. – J'ai mis des fondants dans la boîte, là en haut du buffet. Prends-la la boîte avec les chocolats pour les visites.

PAT'S *trouve la boîte*.

PAT'S. – Eh ils sont vermoulus tes fondants.

LA GROSSE MARIE. – Prend, prends, prends seulement ! Mange-les tous.

PAT'S. – J'en prends un tu vois, délicieux... Marie tu sais je t'aime beaucoup.

LA GROSSE MARIE. – Avant, avant dans la nuit, avant ! Je m'y suis rendue avant le coq. Je nageais dans mon lit dans la nuit. Une telle grosse suée, une suée, je me tournais tout en travers. *Avé Maria*, j'aurais volontiers entonné, mais je me suis tue en silence. *Avé Maria*, va chanter à l'église. Tu t'habilles et va à l'église. Si tu fais ça, tu finis ça, tout redeviendra autrement. Et quand j'arrive, j'entre à l'Eglise. J'ai pris le beau livre et j'ai chanté dans la nuit, j'étais si contente, si heureuse.

PAT'S. – Marie tu sais, je t'aime beaucoup. Je vais m'asseoir là, près de toi.

LE PAIN MAUDIT

LA GROSSE MARIE. – Parce que j'ai peur, peur des insultes et de tout tout ce que je me disais. Que je suis folle. Ça allait mieux. Alors j'ai pensé : si tu vas au ciel, comment c'est ? Et j'ai voulu me séparer. Toute entière séparée du monde. Ne plus me fâcher pour rien. Mais j'ai senti tant de tristesse. Je ne pouvais plus rester tranquille. Le monde va périr par le feu ! J'ai pensé : je vais le sauver. Et j'ai prié comme le curé dans l'église. Et quand après je finis ça, tout était clair autour de moi. Et et et dans le chœur qu'est-ce que je vois ? Tu me reviens sur ton échelle ! Comme le Saint Larron de la Croix !

PAT'S. – T'as chaud, t'as vraiment chaud, Marie. Ta chemise trempée, je l'enlève.

PAT'S *ouvre la chemise de la GROSSE MARIE.*

LA GROSSE MARIE. – Et j'irai à travers les airs. L'eau viendra, reviendra partout. Je pourrai tout remettre bien. Je suis allongée là. Autour, tout est clair dans ma tête. Et je vois tout rempli de fleurs. Et toutes choses que j'ai apprises et vécues.

PAT'S *retire son pantalon et s'assied sur la GROSSE MARIE.*

PAT'S. – Marie La Grosse, c'est le moment où Pat's va te faire son cadeau. Un beau cadeau en chocolat Ça va venir, attends un peu, il me sortira du fond du cœur...

PAT'S *se concentre pour se soulager sur la GROSSE MARIE.*

LA GROSSE MARIE. – Qu'est-ce que tu fais en ça là-dessus ?

Mais PAT'S a un malaise et se met à trembler.

PAT'S, *il est hébété.* – Ah non, ça n'est pas normal ça... Marie... Marie... mon cœur... il est plein d'eau... Mon cœur... est en train de descendre... Oh aide-moi... aide-moi oh Marie...

PAT'S *s'affaisse dans le lit.*

LA GROSSE MARIE. – Petit, petit, oh mon petit, dis-moi ! Oh mon Dieu dis-moi !

PAT'S. – Il s'en va... au bout de... mes pieds... Marie... Marie... je t'en supplie... Aide-moi... aide-moi à le remonter... S'il-te-plaît... j'irai mieux... oui mieux... Marie... J'ai une pierre sur mon cœur... Pitié... enlève... enlève-la moi... Marie... oh... Marie... pitié... oh...

LE PAIN MAUDIT

PAT'S *reste hébété, les yeux ouverts.*

LA GROSSE MARIE *le couche et lui caresse les cheveux.*

LA GROSSE MARIE. – Je suis si heureux oui. Je suis un bon garçon, si bon garçon. Je suis en bonne voie, en bonne voie. J'ai si bien grandi et je suis si bien coiffé oui. Tout est si bien si joli oui.

SCENE III

Cours Michelet le jour.

BOUBOULE *vidange une mobylette dans un bidon.*

BOUBOULE. – Bar l'Univers quelques pigeons font le ménage sur la terrasse. Et plus personne au comptoir ne visionne l'étape du Tour de France. Et moi Bouboule, le fils du bled, je ferme pas l'œil, je rêve debout.

Passe une procession avec curé.

LA PROCESSION

Morbus iniquus

Ignis divinis

Ignis plaga

Ignis gehennæ

Ignis persicus

Ignis judicatis

Ignis subcutaneus

Ignis Beatae Mariae

Infernalis morbus

Ignis occultus

Ignis sacer

Mortifer Ardor

Ignis Beatus Antonius

Morbus Beati Firmini

Morbus Beati Hilarii

LE PAIN MAUDIT

BOUBOULE. – Nos rues en pyjamas sont rayurées de cris soudains. Personne ne dort, personne, plus, en chuchotant volets fermés. Les gens s'appuient à leurs maisons, ils ont peur de tomber de leurs souliers. Le ciel bégaie dans leurs yeux. Même les panneaux de circulation leur font des mines de chats bizarres. Ils sont méfiants envers eux-mêmes, se mettent à l'affût dans leurs cerveaux, comme si des bêtes en feu de Bengale allaient sortir hors de leurs nez. Ils sont Bouboule bien plus que moi. Tous les métiers sont arrêtés à part Bouboule et ses bidons. A part Bouboule, qui fait tourner, qui se démène à transvaser ?

BOUBOULE *continue sa vidange.*

Entrent SUZANNE avec LA PETITE FILLE, en conversation avec LE CONSEILLER CHASSEUR.

SUZANNE. – Elle va mieux, elle a bien moins mal au ventre. Plus besoin de l'attacher. Mais elle est maigre, déshydratée, épuisée. Et surtout elle se rappelle de tout tout. Dis au conseiller ce que tu as vu.

LA PETITE FILLE. – Des serpents à bandes, des grosses guêpes, des étoiles, des yeux, des gangster, des têtes de mort qui me regardent et les tigres qui viennent me lécher.

CONSEILLER CHASSEUR. – Il y a des choses qu'on nous cache. Des qui savent, qui tirent les ficelles...

JENNY, *elle sort du Bar l'Univers.* – On dit qu'à la gendarmerie ils sont complètement dans les choux. Ton mari ne t'a rien dit Suzanne ?

SUZANNE. – Ils ont une piste : de l'arsenic

Ils se parlent à voix basse en regardant vers BOUBOULE.

BOUBOULE. – Je la sens l'huile rouge de vos yeux. Vous causez de moi. Qu'est-ce que vous dites ?

CONSEILLER CHASSEUR, *à Bouboule.* – Elle aura lieu la fête votive ?

BOUBOULE. – Elle n'aura pas lieu, vous verrez bien !

CONSEILLER CHASSEUR, *à mi-voix aux femmes.* – Il faut se méfier, il faut se méfier...

LE PAIN MAUDIT

JENNY, à *mi-voix*. – Même si les clients on fui le bar, ils veulent des biscottes. Ils se méfient du pain...

CONSEILLER CHASSEUR, à *mi-voix*. – Je ne mange que des boîtes. Et les poissons que j'ai pêchés.

SUZANNE. – Moi je ne voudrais pas tomber folle. Ni même mourir, comprenez-moi. Si à moi aussi me venaient des tigres (*Elle brandit un revolver*) J'ai tout ce qu'il faut pour me défendre !

JENNY. – Suzanne, tu es malade ! Va rendre cet engin à ton mari !

CONSEILLER CHASSEUR. – Suzanne, donnez-le moi, donnez !

SUZANNE, *rangeant le revolver*. – Je ne ressens aucun effet !

CONSEILLER CHASSEUR. – Imaginez si une attaque vous prenait là...

SUZANNE. – Sûrement pas, c'est impossible ! Parce que j'ai fait dans ma jeunesse danseuse aux Folies-Bergères !

SUZANNE *sort en traînant SA PETITE FILLE*.

CONSEILLER CHASSEUR, *leur emboitant le pas*. – Suzanne ! Suzanne !

JENNY *vient payer la vidange à BOUBOULE et attend*.

BOUBOULE. – Alors Jenny tu me parles plus depuis que tu es une dame. Je suis trop sale pour un bisou ?

JENNY *ne lui répond pas*.

BOUBOULE. – Pourquoi j'ai droit au bisou et la danse quand il y a la fête et pas quand il n'y a pas la fête ?

JENNY. – Parce que c'est la fête, triple idiot ! Je suis pressée je dois aller à Bollène pour les biscottes, elle est bientôt prête ma mobylette ?

BOUBOULE. – Pourquoi personne ne m'adresse plus la parole ?

JENNY. – Parce qu'il y a des choses qu'on ne dit pas mais qui circulent, ça tu peux me croire...

BOUBOULE. – Des choses ? Quelles choses circulent Jenny ?

JENNY. – Il contenait quoi ce bidon ? Pas du Gétox par hasard ?

LE PAIN MAUDIT

SCENE IV

Face à une grande fenêtre, MONSIEUR DESBABEL écrit dans son lit sur une petite tablette, les yeux écarquillés. AZADEH, des cahiers sous le bras, l'observe en compagnie de L'INGENIEUR.

AZADEH. – Beaucoup sont comme des morts vivants. Ils restent au lit, les yeux écarquillés, énormes. Heure après heure, la nuit le jour, il faut les laver, les changer, leur faire avaler de la tisane, les surveiller, souvent les attacher. On ne sait jamais quand vient la crise. Mais lui il est très différent.

Elle va lui parler doucement.

AZADEH. – Monsieur Desbabel, c'est Azadeh... Je vous ai apporté des cahiers...

MONSIEUR DESBABEL *hoche la tête sans la regarder, il continue à écrire.*

AZADEH. – Vous vous souvenez, vous êtes Monsieur Henri Desbabel, l'ancien maître d'école. Le docteur Bégoud vous a confié à moi. (*à l'ingénieur*) Je sais ce dont il a besoin.

L'INGENIEUR. – Azadeh, le soleil va s'effacer dimanche prochain, jour de l'éclipse. C'est dans l'horloge, c'est programmé. Et moi moi je suis hanté par des idées tellement stupides... J'ai des patates, des pommes de terre qui me parasitent le cerveau. Dès que je passe par une cuisine c'est impossible de me retenir, je ne peux pas m'empêcher d'en voler une autre. Regarde Azadeh : j'en trouve sans arrêt dans mes poches. Pourquoi est-ce que je ramasse ces patates qui me déforment mon veston et mon pantalon ?

AZADEH rit en lui coiffant la tête.

L'INGENIEUR. – Le barrage n'est pas en cause. J'ai fait tester les abductions. On a contrôlé les conduites. Mais il y a des remous, des tourbillons, des pupilles noires au creux des flots. Les pêcheurs disent qu'ils vous avalent droit en enfer. Il y a des signes, de drôles de signes. J'ai vu un type le long de la berge jeter des truites du poissonnier et des gros pains qu'il déchirait.

LE PAIN MAUDIT

L'homme se baisse pour prendre en photo les ventres blancs des poissons flottant parmi les quignons gorgés d'eau.

AZADEH. – Ce sont les photographes de la presse nationale. Il leur faut des images pour leurs lecteurs...

L'INGENIEUR. – Azadeh tu es calme, comment fais-tu ? Je me dis, si je t'épousais ? Ça plierait ma vie en deux, une catastrophe on ne la sent pas, on est avant et puis après...

AZADEH *ne l'écoute pas, elle se penche vers Desbabel et lui montre les cahiers qu'elle apporte.*

AZADEH. – Monsieur Desbabel, c'est Azadeh... Regardez, des cahiers sans lignes ni carreaux, j'en ai dix... Et de l'encre noire...

MONSIEUR DESBABEL *hoche la tête et continue à écrire.*
L'INGENIEUR. – Azadeh, Azadeh, les temps sont proches, oui ils arrivent, on les sent qui poussent pour venir, qui poussent derrière les événements...

AZADEH. – Garçon je t'ai emmené avec moi pour que tu voies ce qu'est un homme. Il est bien plus atteint que toi. Déjà près de cent cinquante heures qu'il écrit assis dans son lit. Des poèmes, oui de vrais poèmes. Il est calme, il sait se conduire. Regarde ses doigts tordus, ses pauvres yeux bientôt tout secs, il ne panique pas : il travaille, sans s'arrêter, avec du papier et de l'encre. Si je ne lui en fournis pas, il hurle qu'une grosse boule de feu va l'aspirer par la fenêtre. Et que les murs et le plafond s'approchent de lui pour l'écraser. Ecoute ingénieur, écoute ce qu'il écrit...

MONSIEUR DESBABEL *s'interrompt pour écouter AZADEH lire dans un cahier :*

*Qui es-tu l'ami
Frère silencieux
Qui a mon visage
Et ne me ressemble pas
Entends-tu les heures sombres
La nuit de cendre sous nos pas*

LE PAIN MAUDIT

*Vapeur sourde
S'exhalant de toute chose
Le souffle acide
Qui fait grimacer la bouche
Chant monotone du poignard
Dans la masse du cerveau*

*Avant de sombrer dans l'obscur néant
Homme inconnu parle-moi
As-tu pleuré à la tristesse
Des jours limpides de l'été
Pleins d'indifférence et de murmures
Tristesse d'être, d'avoir été*

*Ou bien ton cœur est-il mordu
Par le vacarme de la meute
Aveugle et muet prisonnier
Du cercle impatient de la peur
Tu n'entends pas les heures sombres*

*Qui es-tu l'ami
Frère silencieux
Qui as mon visage
Et ne me ressembles pas*

SCENE V

*Face à la même fenêtre, M. FOULQRE compte les carreaux sans
s'arrêter ni prêter attention à sa femme et à son fils.*

M. FOULQRE. – En haut à gauche en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut...

LE PAIN MAUDIT

MME. FOULQRE. – Mon cher, pardonne-moi, pardon, je t'ai frappé...

M. FOULQRE. – ...à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut à droite...

MME. FOULQRE. – parle-moi mon cher, regarde-moi, fais un effort s'il te plaît...

M. FOULQRE. – ...en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas...

MME. FOULQRE. – Si je me suis moqué de toi, c'est parce que j'étais folle moi aussi... C'est à cause de moi que tu boudes ?

M. FOULQRE ... à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut à droite en bas...

MME. FOULQRE. – Moi aussi je me sens bizarre, j'ai besoin de toi, tu es mon homme...

M. FOULQRE. – ...à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut...

MME. FOULQRE. – Tu peux me comprendre ? Dis tu peux...?

L'ENFANT FOULQRE. – Tais-toi Hélène ! Tu dois te taire !

MME. FOULQRE. – Mais mon petit, je suis maman. Ta sœur est morte depuis longtemps...

M. FOULQRE . – ...à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut...

MME. FOULQRE *s'interpose entre M. FOULQRE et la fenêtre.*

MME. FOULQRE. – Arrête, arrête ! J'en ai assez de cette fenêtre, elle n'est plus là !

M. FOULQRE, *il ferme les yeux.* – ...Un bout du ciel en haut à gauche en bas à droite carreau parfait bulle dans le verre en haut à droite en bas à gauche sur le volet les collants noirs pendent au crochet...

MME. FOULQRE. – Oui, oui mes collants, les miens ! C'est moi Edith, je suis ta femme, toi tu es Foulqre, mon homme, mon bonhomme de mari, oh mon cher !

LE PAIN MAUDIT

M. FOULQRE. – ...en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite...

MME. FOULQRE *ouvre la fenêtre et décroche le collant du volet.*

MME. FOULQRE. – Tiens, prends mes collants, touche-les, sens-les, c'est moi, moi ! Regarde, nous avons un fils !

MME. FOULQRE *prend L'ENFANT FOULQRE par les épaules et le présente à son mari.*

L'ENFANT FOULQRE. – Lâche-moi ! Laisse-moi !

M. FOULQRE. – ...en haut à droite en bas à gauche en...

MME. FOULQRE. – Regarde : un fils...

M. FOULQRE. – ...haut à gauche en bas à droite en haut à...

L'ENFANT FOULQRE. – Tu n'es pas maman, tu es morte ! Tu n'as pas le droit tu es morte !

L'ENFANT FOULQRE *se jette au cou de sa mère pour l'étrangler.*

MME. FOULQRE, *par la fenêtre.* – Mon fils m'étrangle ! Mon fils m'étrangle ! Au secours ! Au secours !

L'ENFANT FOULQRE. – Pas le droit !

Cris de MME. FOULQRE.

M. FOULQRE. – ...gauche en bas à droite en haut à droite en bas à gauche en haut à gauche en bas à droite en haut...

SCENE VI

Fanfare de cirque. Devant sa FILLE hystérique, CASEY en pyjama, debout sur son lit, déchire avec un plaisir méthodique draps, oreillers, couette, couvertures...

CASEY, *comme un fort à bras.* – Aaaaah, ouaaah !

FILLE CASEY. – Recouche-toi ! Recouche-toi ! Papa !

CASEY *effectue un lent salut d'artiste.*

FILLE CASEY. – Papa, comment tu me regardes...

LE PAIN MAUDIT

CASEY *reprend la destruction méthodique du lit.*

CASEY. – Eyaah ! ... Yaaah ! ... Yaaah !

FILLE CASEY. – Papa, arrête, tu me fais peur ! J'appelle à l'aide ! J'appelle à l'aide !

Lumière de projecteur : un REPORTER et un CAMERAMAN font irruption dans la pièce en filmant la scène.

CASEY. – Ouuuah ! ... Whaaah !

REPORTER, *au micro.* – Ces scènes hallucinantes ont lieu dans la ville de Pont-Saint-Esprit où trois cents personnes ont mangé du pain de la fournée maudite.

FILLE CASEY, *au Reporter.* – Je suis là depuis une semaine, près de son lit à lui parler, à le changer, à le faire boire... Le docteur... le maire... sont venus. Puis tout d'un coup il s'est dressé...

CASEY *salue vers la caméra.*

FILLE CASEY. – Voyez il recommence...

La fanfare s'interrompt.

CASEY. – Musique ! Musique ! Musique !

FILLE CASEY. – Papa !

CASEY *reprend ses esprits. Il découvre le lit saccagé, ceux qui l'entourent.*

CASEY. – Casey, il a eu un coup de chaud... Je les endureis plus ces draps... Martine, tu as vu ce commerce ?

FILLE CASEY. – Regardez, il me reconnaît !

CASEY. – C'est qui ces deux-là ?

FILLE CASEY. – Tu m'as fait peur, j'ai eu si peur ! Papa, papa, c'est un cauchemar...

REPORTER, *au micro.* – Ce n'est pourtant ni du Shakespeare ni de l'Edgar Poe, mais hélas c'est la triste réalité que les habitants se colportent sous forme d'étranges anecdotes. Chacun se demande anxieusement si la période d'incubation du poison toxique ne serait pas, au vu de la constitution des unes ou des autres personnes, d'une durée plus ou moins longue. Si ce mal, dans l'affirmative, arrêtera là ses atteintes.

Il se tourne vers Casey.

LE PAIN MAUDIT

REPORTER, *au micro*. – Monsieur Casey, vous avez donc consommé de ce pain du diable ?

CASEY. – Le pain du diable...? Oui oui... le diable...

LE REPORTER REPORTER, *au micro*. – Monsieur, racontez vos visions

CASEY. – J'aimerais une bavette aux morilles Ça va me redonner du tonus...

REPORTER, *au micro* REPORTER, *au micro*. – Aux clameurs des hallucinés succèdent de longs intervalles d'une parfaite lucidité. Durant ces périodes de calme les intoxiqués ne ressentent plus qu'une écrasante fatigue qui les empêche de se livrer à leur travail habituel...

CASEY, *à sa fille*. – Et le magasin, les vélos...? Tu as fermé le magasin ?

REPORTER, *au micro*. – Nous visitons monsieur Casey, sympathique marchand de vélos, une victime du pain de la mort. Monsieur, racontez vos visions !

CASEY. – Rien rien, Casey il est fermé...

REPORTER. – Avez-vous vu de belles couleurs ? Des bouquets ? Des gerbes de fleurs ?

CASEY. – Rien rien je me suis remué un peu c'est tout...

REPORTER. – Pour le journal télévisé !

CASEY. – Je faisais un peu de ménage voilà.

FILLE CASEY. – « Musique ! Musique ! » Tu répétais : « Musique ! »...

CASEY. – Rien, rien. C'était juste la fanfare au Gala de l'Union des Artistes... J'étais sur la piste aux étoiles...

REPORTER. – Monsieur Casey était au cirque !

FILLE CASEY. – Dites que celui qui a fait ça doit passer à la guillotine !

REPORTER, *au micro*. – Pont-Saint-Esprit voudrait savoir. Le boulanger a-t-il commis une erreur ? D'où vient cette folie ? Ne sera-t-elle que passagère ou va-t-elle durer ? Et combien de jours ? Si on ne le renseigne pas très vite, ici on supposera le pire. Et le pire, qu'est-ce que c'est ?

LE PAIN MAUDIT

FILLE CASEY. – Un empoisonneur au village !

REPORTER, *au micro*. – Pour tous les Spiripontains, il s'agit bien d'un crime...

On entend des cris depuis dehors.

VOIX DANS LA RUE. – Lâchez-moi ! Noon ! Ne m'emmenez pas ! Je ne suis plus folle ! Pitié !

LE CAMERAMAN *filme par la fenêtre, au reporter*. – Viens vite ! Là vers l'ambulance...

REPORTER. – On y va...! (*aux Casey*) Surtout ne bougez pas, on revient !

LE REPORTER *et* LE CAMERAMAN *sortent précipitamment*.

CASEY. – J'ai faim Martine, j'aimerais du chaud. Ça va me redonner du tonus. Je ne me sens plus fada du tout. Je vais me raser, mettre des souliers, puis j'ouvrirai le magasin.

FILLE CASEY, *elle sort*. – Oh tout de suite papa, je te réchauffe vite un plat !

CASEY s'assied sur son lit.

CASEY, *seul*. – Je suis ahuri par mon état. J'étais en vrai en plein milieu de l'arène sous le chapiteau. J'ai rien su faire contre cette lubie. Qu'est-ce qui m'arrive si je m'imagine fildefériste ou trapéziste ? Je m'en vais grimper sur les pylônes ? Faire le hamster électrifié le long du câble à haute tension ?

La fanfare recommence à jouer.

CASEY. – Tu n'entends rien... c'est tes oreilles... Elles font des bruits dans leurs coduits... Non Casey... pas la musique... T'es fort, te lève pas, maîtrise ça... Maîtrise ça ! T'es le plus fort...

La fanfare joue un air de corrida.

CASEY se lève, fait claquer un pan de drap.

CASEY, *appel du matador au taureau*. – Hè-hè-hè ! Hè-hè-hè-hè-hè-hè !

CASEY sort lentement avec le pas du matador s'approchant du taureau.

LE PAIN MAUDIT

SCENE VII

Fanfare au Podium Spriripontain.

JEAN GAZEMA *chante au micro, avec castagnettes.*

Un petit attroupement se forme pour l'écouter :

BOUBOULE, TRUCHE, JENNY, LE CONSEILLER CHASSEUR,
LUELLE, AZADEH, L'INGENIEUR...

JEAN GAZEMA

*Dans les arènes de Séville
Le taureau noir cligne des yeux
Trois pantins rose et camaïeu
Viennent danser dans ses pupilles*

*Aïe aïe aïe !
Voici le jour des fiançailles
Le sable jaune de mon œil
Boira la...*

BOUBOULE, *le coupe en agitant un journal.* – Gazéma, tais-toi !

JEAN GAZEMA. – Bouboule tu gênes le paysage (*à la régie*)
Je n'ai pas de retour ! Un deux... Votre sono de patronnage c'est pas la haute fidélité. Un deux un deux... oui mieux, merci. (*il reprend*)

*Dans les arènes de Séville
Le taureau noir cligne des yeux
Trois pantins rose et camaïeu
Viennent danser dans ses pupilles*

*Aïe aïe aïe !
Voici le jour des fiançailles
Le sable jaune de mon œil
Boira la joie boira le deuil
Ouvrez fermez votre éventail*

LE PAIN MAUDIT

*Enrubanné comme une fille
Le taureau noir reste au milieu
Le soleil tombe du ciel bleu
Le sang rougit les banderilles*

*Aïe aïe aïe !
Voici le jour des fiançailles
Le sable jaune de mon œil
Boira la joie boira le deuil
Ouvrez fermez votre éventail*

BOUBOULE. – Stop Gazéma, annulé, stop ! Tu n'as pas vu dans le journal ? Stop, stop, stop !

JEAN GAZEMA. – Je vous dis pas la souffrance... Devoir s'exprimer devant une foule si petite de têtes bossues à cerveaux plats... Nul n'est prophète en son pays. Au Châtelet pendant la guerre on s'entassait, on écoutait Jean Gazéma, on connaissait.

BOUBOULE *monte sur le podium et passe un journal à* GAZEMA.

BOUBOULE. – Il est tout frais de ce matin. Lis-le, lis-le là.

JEAN GAZEMA. – Mais Bouboule il est plein de cambouis ton canard.

BOUBOULE. – C'est mon journal pour les vidanges.

JEAN GAZEMA. – Je ne lis jamais la presse. Un vrai artiste se passe de critiques. Eh dis, *Ici Paris*, pas mal...

BOUBOULE. – Tu vois la photo : l'eau du fleuve, les poissons morts avec le pain. Et là marqué : « Le Pain Maudit »...

GAZEMA. – Le pain maudit... Moi je l'ai mangé votre pain. Est-ce que j'en suis tombé malade ? Je me sens un autre homme, il m'a rajeuni de 20 ans.

CONSEILLER CHASSEUR, *aux autres*. – Oui mais la photo avec les truites, je l'ai vue, je l'ai pêchée ! (*il montre des truites mortes et du pain humide*) Regardez.

LUELLE. – Même le poisson est mort du pain !

JENNY. – Les truites ont bu le Gétox !

LE PAIN MAUDIT

AZADEH. – C'est un faux, c'est une mise en scène... (à *l'Ingénieur*) Raconte-leur ce que tu as vu !

L'INGENIEUR. – Qu'est-ce qu'ils ont dit, du Gétox ?

CONSEILLER CHASSEUR. – De l'arsenic.

L'INGENIEUR. – De l'arsenic !

AZADEH. – Dis-leur que c'est un faux, les journalistes ont mis les truites !

L'INGENIEUR. – Azadeh, c'est de l'arsenic ! Le pain maudit va nous tuer !

CONSEILLER CHASSEUR. – On va tous y passer...

JENNY. – On nous a empoisonnés !

BOUBOULE, à *Gazéma*. – C'est imprimé en gros ici.

JEAN GAZEMA, *il lit au micro*. – « *En raison de la grave intoxication par le pain qui a endeuillé la cité et meurtri de nombreux foyers...* »

Il est interrompu par le passage d'une voiture mégaphone.

VOITURE MEGAPHONE. – *...qui vient d'endeuiller la cité et meurtri de nombreux foyers, la fête votive est renvoyée à une date ultérieure par la Commission des fêtes... En raison de la grave intoxication par le pain qui vient d'endeuiller la cité...*

BOUBOULE. – Renvoyée, fini, je l'avais dit !

JEAN GAZEMA. – C'est dommage Bouboule, bien dommage, personne ne dort de toute façon. Une petite fête aurait fait du bien à tout le monde. J'aurais dansé tiens cette année.

TRUCHE. – Dis Bouboule, tu l'as lu cet article ?

BOUBOULE. – Il est écrit en mots trop petits...

JEAN GAZEMA. – C'est noir de cambouis...

LUELLE. – Fais un effort, lis la suite.

CONSEILLER CHASSEUR. – Tout le monde l'a lu sauf toi.

JEAN GAZEMA. – Va petit lis-la leur la suite

BOUBOULE, *déchiffre le journal au micro*. – « *Pour tous il s'agit bien d'un crime. Alors dans ce cas de figure et dans ce cas-là seulement ira-t-on voir d'un peu plus près ce jeune garçon simple d'esprit réputé doux et incapable de faire aucun mal à une mouche. Son nom est sur toutes les lèvres. Les*

LE PAIN MAUDIT

policiers de bonne foi ne l'imaginent pas coupable. Nous le souhaitons et attendons les résultats des analyses. Pourquoi malgré tout pense-t-on à ces bébés intoxiqués l'année dernière à Bergnes, par un sirop empoisonné transformé à coups de seringue en foudroyant poison mortel. Jamais on n'a su le nom du monstre, mais là aussi on soupçonna un jeune garçon... »

AZADEH. – Qui pense comme ça dans le village ? Qui pense comme ça ?

LUELLE. – Hé c'est un journal de Paris !

TRUCHE. – On se pose des questions sur son trafic de vieux bidons... Ça fait deux cent heures qu'on ne dort plus. J'y suis retourné au réservoir...

JENNY. – C'est son Gétox, c'est son Gétox !

CONSEILLER CHASSEUR. – Bouboule nous a tous empoisonnés !

AZADEH Vous êtes tous fous, laissez-le ! (*à l'Ingénieur*) Fais quelque chose !

L'INGENIEUR. – Elle est là la catastrophe : de l'arsenic !

AZADEH. – Bouboule n'y est pour rien pour rien !

LUELLE. – Et mes doigts, là ? Et mes orteils qui me fourmillent ? Je les sens plus !

AZADEH. – Les analyses suggèrent une maladie du seigle, un accident de la nature !

MME. FOULQRE, *devant la porte de la miroiterie*. – Mon mari complètement fada, vous trouvez ça dans la nature ? Et mon fils qui m'étrangle moi, sa mère. J'ai dû l'attacher à son lit. (*elle tend le doigt vers Bouboule*) Monstre, monstre !

BOUBOULE, *au micro*. – J'ai rien mal fait, rien ! C'est de vos saletés que je m'occupe. Tous les poisons qu'on laisse traîner, les vieux pots de peinture, le sang d'argent des thermomètres, la mélasse noire qui sort de vos moteurs, avec des yeux en plumes de paons comme l'eau qui sort du ventre des vaches avant que le veau mette sa tête dehors...

MME. FOULQRE. – Monstre, monstre !

AZADEH. – Vous allez arrêter !

LE PAIN MAUDIT

BOUBOULE, *au micro*. – Allô Paris ici Bouboule ! Oui dans mon jardin je collectionne dix mille bidons, mais personne ne voit le boulot de Bouboule, personne ne vient dans ma maison, même le compteur il est dehors. Même toi Jenny si tu voyais dans mon jardin, tu comprendrais qui est Bouboule. (*il commence à se déshabiller*) Je suis ni un chat ni une souris, je suis un homme de trente quatre ans !

JENNY. – C'est lui ! C'est Bouboule !

BOUBOULE. – Non pas Bouboule. Personne ne se rappelle de mon nom « Denis » ? Je m'appelle Denis Monico ! Monico !

JEAN GAZEMA. – Calme-toi petit, rhabille-toi.

BOUBOULE, *nu*. – J'ai pas de secret, je peux tout dire ! Qu'est-ce que j'ai fait pendant ces trente quatre ans, qu'est-ce que j'ai fait ?

CONSEILLER CHASSEUR. – C'est lui, oui c'est le petit Monico !

BOUBOULE. – J'empoisonne rien ni personne moi, j'ai un travail que personne ne connaît : je pile des tessons, je râpe les plastiques si vous voulez savoir. Avec vos granules, vos détergents, je fais des mélanges...

CONSEILLER CHASSEUR. – Il avoue !

BOUBOULE. – Des mélanges bleu okapi, jaune coquillage vert volcanique, violet d'argent, noir bouteille, gris soleil, blanc flamme... Je fais des couleurs, des couleurs, vous entendez ?

Personne ne répond à BOUBOULE, qui sent le cercle se serrer autour de lui.

AZADEH, *à l'Ingénieur*. – Je t'en supplie, ne reste pas avec eux, cours vite prévenir à la mairie !

L'INGENIEUR, *fasciné, ne l'entend même pas*.

BOUBOULE. – Je suis pas un monstre, j'empoisonne rien, au contraire. Je peinture des bouts d'anciennes moquettes. Je peinture les vieilles planches en amiante, des pans de tôles, des pneus rouillés, des gros linoleums, des robinets, des fiasques, des semelles décollées. Ça fait des taches, des Picasso, des robes d'oiseaux ou de poissons, des yeux de zèbres siamois, des

LE PAIN MAUDIT

gargouillis de grosses myriades, des fils, des pattes, de la dentelle, des, des... (*il va avoir une crise*)

AZADEH. – Bouboule je viens chez toi dans ton jardin...

BOUBOULE, *a des visions*. – Oh... oho...

AZADEH. – J'ai envie...!

BOUBOULE. – Oh...oh... les tigres...

AZADEH, *inquiète*. – Bouboule, Bouboule !

JEAN GAZEMA, *à Bouboule*. – De calme petit.

BOUBOULE. – Les tigres... ils sont là ! Ils sont là ! Les tigres géants.

BOUBOULE *commence à se battre contre des tigres imaginaires*.

CONSEILLER CHASSEUR. – Attrapons-le !

Avec L'INGENIEUR, il monte sur le podium pour attraper BOUBOULE.

BOUBOULE, *s'interpose entre eux et ses tigres*. – Attention à vous ! Ecartez-vous ! Ils sont énormes !

Bagarre pour maîtriser BOUBOULE.

AZADEH. – Laissez-le !

VOITURE MEGAPHONE, *on l'entend passer*. – ...*la fête votive est renvoyée à une date ultérieure par la Commission des fêtes... En raison de la grave intoxication par le pain qui vient d'endeuiller la cité.....*

Avec une force surhumaine, BOUBOULE se débarrasse de ses assaillants.

CONSEILLER CHASSEUR. – Il est costaud comme dix taureaux !

BOUBOULE *saute au bas du Podium et vient vers le public*.

BOUBOULE. – Attention aux tigres ! Je les retiens ! Allez-vous en !

MME. FOULQRE. – Attrapez-le, il vient sur moi !

CONSEILLER CHASSEUR. – Coincez-le par là ! Oui contre la miroiterie !

BOUBOULE, *se battant contre ses fantasmagories*. – Coucher sales bêtes ! Coucher je vous dis !

LE PAIN MAUDIT

BOUBOULE *renverse* MME FOULQRE *et entre nu dans la miroiterie. On l'entend tout casser à l'intérieur.*

VOIX DE BOUBOULE. – Coucher, coucher sales bêtes !
Coucher ! Coucher !

MME. FOULQRE. – Ma miroiterie, oh mon commerce !

AZADEH. – Faites quelque chose, il va se tuer !

CONSEILLER CHASSEUR. – Eh bien qu'il se saigne tout seul, c'est ce qu'il mérite...

VOIX DE BOUBOULE. – Les tigres ! A moi les tigres ! A moi !

AZADEH, *à l'Ingénieur.* – Si tu m'aimes, agis, fais quelque chose !

L'INGENIEUR, *paniqué.* – Toi bien sûr tu ne manges que des fruits, tu peux bien le défendre... Mais moi je l'ai goûté leur sale pain de merde...

AZADEH. – Lâche, va au moins chercher du secours...

L'INGENIEUR. – Je n'ai rien à faire avec cette ville. Je ne veux pas mourir, je ne suis pas prêt...

AZADEH. – File à la mairie si tu veux me revoir.

L'INGENIEUR *réfléchit puis détale en courant.*

LUELLE, *a une crise lui aussi.* – Oh oh oh mes ongles, là là ils se soulèvent, s'en vont, on m'écrase les doigts oh mes doigts...

TRUCHE. – Luella, vite Luella a une crise !

MME. FOULQRE. – Je ne veux pas devenir folle, pas folle !

LUELLE. – J'ai le feu en moi, poussez-vous, faites attention ! Mes doigts, mes pieds crachent des flammes ! Ecartez-vous, je suis le feu, je suis le feu !

TRUCHE. – Luella, tu déliras, il n'y a rien !

Ils le saisissent. LUELLE se débat.

LUELLE. – Me touchez pas ! Non non, vous voulez vous brûler ?

CONSEILLER CHASSEUR. – Ils ont une vigueur de démons !

JEAN GAZEMA, *au micro*

Aïe aïe aïe !

Voici le jour des fiançailles

LE PAIN MAUDIT

*Le sable jaune de mon œil
Boira la joie boira le deuil
Ouvrez fermez votre éventail*

LUELLE *se débarrasse de toutes les personnes qui tentent de le retenir.*

LUELLE. – J'ai des tuyères au bout des doigts ! Laissez-moi aller au fleuve !

TRUCHE. – Mais tu n'as rien !

LUELLE. – Les flammes, les flammes !

MME. FOULQRE. – Assez...

LUELLE. – Elles me carbonisent ! La boule de feu ! La boule de feu va tout manger ! Le feu, le feu à l'arbre là, oh l'arbre, cheval, cavalier noir...

MME. FOULQRE. – Assez, assez, assez, assez !!!!!

LUELLE. – Je suis le feu vite au pont, au fleuve, dans le fleuve, hou, hou !

LUELLE *s'enfuit comme un diable.*

A part AZADEH, tous s'élancent à sa poursuite.

CONSEILLER CHASSEUR. – Luelle !

JENNY. – Monsieur Luelle !

TRUCHE. – Fais pas le con !

Ils sortent. Coup de feu.

Entre SUZANNE armée du revolver, suivie du GENDARME et de LA PETITE FILLE.

SUZANNE, *elle tire au revolver dans leur direction.* – Assassins, assassins !

LE GENDARME. – Suzanne, non, rends-moi cette arme !

LA PETITE FILLE. – Maman !

SUZANNE, *les visant.* – J'ai vu dans le frigo, mon enfant toute froide et mon homme aussi : équarris, vidés et hachés qui pendent en chapelets de saucisses... (*elle va tirer*) Bouchers, bouchers !

Elle tire et les rate.

LE GENDARME. – Suzanne, c'est moi, ton Jean-Pierre !

LE PAIN MAUDIT

LA PETITE FILLE. – Maman veut me tuer !
*Coup de feu. Ils s'éloignent dans leur étrange course
poursuite.*

AZADEH, *elle hurle au ciel.* – Mais où je suis ? Dis où je
suis ?

Fanfare folle et fracas de Bouboule dans la miroiterie.

JEAN GAZEMA

Aïe aïe aïe !

Voici le jour des fiançailles

Le sable jaune de mon œil

Boira la joie boira le deuil

Ouvrez fermez votre éventail

Voix de BOUBOULE. – Coucher ! Coucher ! Coucher !
Coucher !

JEAN GAZEMA

Aïe aïe aïe !

Aïe aïe aïe !

Aïe aïe !

SCENE X

*Une rue la nuit. Au loin : cris, sirènes. Des habitants atterrés
observent depuis les fenêtres le cortège qui s'est formé derrière
la civière sur laquelle CHAILLÈRE est attaché avec des
menottes. Deux GENDARMES le transportent.*

CHAILLÈRE, *il hurle, visage convulsionné et extatique.* –
Truche ! Truche ! Tu te fous de moi, je t'attends ! Tu ne sens
donc pas les bonnes odeurs ? J'ai du pigeon, des coqs au vin, du
canard au lard, du saindoux, des petits pains bénis et du sel.
Trutruche !

LE PAIN MAUDIT

VOITURE MEGAPHONE. – *...l'hôpital de secours n'accepte que les intoxiqués présentant les symptômes suivants : insomnie, pupilles dilatées, transpiration, circulation du sang ralentie, hallucinations, convulsions...*

Dans le cortège suivant la civière, on reconnaît LE MAIRE ET LE DOCTEUR BEGOUD, SUZANNE, soutenue par le GENDARME, SA PETITE FILLE et LE CONSEILLER CHASSEUR. Ils sont tous épuisés par les jours de veille.

CHAILLERE. – Viens goûter mon vin ah viens je vous invite tous à mes obsèques ! On va danser il faut danser ! C'est une nouvelle façon de vivre ! Ah je la vois, je la vois la boue du monde ! (*il ricane*) Je t'aime Truche, pourquoi tu m'aimes pas ? S'il-te-plaît, viens me détacher ! C'est Chaillère qui te le demande ! (*une hallucination l'effraie*) La machine, elle revient ! Ah non retenez mes jambes, mon cou ! Je ne veux plus être télescopique ! Sortez-moi les pieds de mes cuisses ! Je ne veux pas retourner dans mon thorax !

Les GENDARMES *sortent avec* CHAILLERE.

LE MAIRE. – Tous en même temps, tous en même temps !

LE DOCTEUR BEGOUD. – Oui oui une éclosion brutale...

LE MAIRE. – Pourquoi cette chose est tombée sur nous ?

LE DOCTEUR BEGOUD. – Pour les maîtriser j'ai dû appeler à la rescousse soixante ouvriers du barrage. On les envoie dans les asiles de la région. Les habitants bien portants sombrent dans l'hystérie. La presse fout le bordel.

LE MAIRE. – Je veux la troupe, les gros moyens, des ambulances, des infirmiers. Et toutes les camisoles de forces disponibles dans le département. J'appelle le Ministère, je veux le plan rouge.

Ils sortent.

SUZANNE, *à son mari*. – C'est notre Seigneur qui est ici ? Aurait-t-il donc ouvert les grandes portes ? Pitié, je ne suis qu'une pauvre petite femme... dans le repassage permanent des culottes...

Ils sortent avec le reste du cortège.

LE PAIN MAUDIT

VIANNET, *errant*. – Ma femme est morte. Elle a sauté par la fenêtre.

Il tombe sur LE ROUTIER, *qui conduit par la main* CASEY, *en pyjama et avec la cuisse en sang*.

LE ROUTIER. – Monsieur Viannet, j'ai tout suivi avec la radio du camion. On parle de vous, plus de notre grève. Je vous remercie de nous avoir sauvés de la fournée maudite. Je vous ramène un de vos malades que j'ai trouvé sur l'autoroute.

VIANNET. – Par la fenêtre elle a sauté, par la fenêtre de notre chambre.

ROUTIER. – En accord avec la mairie on a levé le blocus, on se déplace. Je suis content de faire tourner le moteur et qu'est-ce que je vois sur l'autoroute ? Tenant son drap entre ses doigts cet homme monsieur ce monsieur-là en pyjama court se jeter sous le flot des véhicules pris de panique pour l'éviter cet anormal ! Le gars ne bouge pas d'un pet. De son poignet jamais inquiet il fait flotter le bout de son drap. Et « Olé » : il torréie les voitures, menton au ciel pour le public de randonneurs en haut sur le pont qui hurlent, lui font les gestes de s'en aller... Mon gros Volvo l'a évité de justesse. Il a la cuisse toute déchirée. Pour lui c'est son honneur de matador, l'hémoglobine du taureau !

VOIX EN PRIERE

Ignis sacer
Mortifer Ardor
Ignis Beatus Antonius
Morbus Beati Firmini
Morbus Beati Hilarii
Ignis Beati Martiali

TRUCHE *apparaît, très excité, debout dans l'encadrement d'une fenêtre élevée*.

TRUCHE, *à la cantonade*. – Il s'était jeté du pont, je l'ai rattrapé par le pied, on l'a porté à la mairie, il vient de mourir, il est mort, Luella est morte de la gangrène ! La gangrène ! Maintenant c'est la gangrène !

LE PAIN MAUDIT

VIANNET, *en bas*, à Truche. – Recule de cette fenêtre, recule !

TRUCHE. – Allô ? Vous entendez les ondes radios ? J'ai la tête en cuivre ! Allô, allô, allo ? Admirez un peu ! (*Il écarte les bras*) Je vais vous faire voir l'avion !

VIANNET. – Truche !

LE ROUTIER. – Ne bougez plus Monsieur !

VOIX DEPUIS UNE FENETRE. – Ne saute pas !

VIANNET. – Truche recule !

VOIX DEPUIS UNE FENETRE. – Tu veux te voir mourir ?

TRUCHE saute. *Il tombe lentement, bras écartés, se fige en plein vol.*

TRUCHE. – Truche s'en fout de tout tout tout. J'étais pilote de chasse au militaire. Quel calme après le mur du son. Je fais reculer le soleil. Le temps s'évase, l'air est liquide Le jour un tourbillon d'ébène. Ah plonger dans l'œil d'un cyclone, laisser soi-même derrière soi-même, il n'y a plus rien rien rien...

TRUCHE *reste suspendu bras écartés.*

VOIX EN PRIERE

*Morbus iniquus
Ignis divinis
Ignis sacer
Ignis plaga
Ignis gehennæ
Mortifer Ardor
Ignis subcutaneus
Ignis judicatis
Infernalis morbus*

SCENE XI

A l'intérieur de la miroiterie : bruit de verre brisé, zébrures de lumières qui tournent. BOUBOULE nu écorché tourne sur lui-même pour se battre contre ses tigres imaginaires.

LE PAIN MAUDIT

BOUBOULE. – Sales bêtes ! Retournez dans vos enfers ! Laissez-nous vivre tranquille ici ! Coucher les tigres ! Coucher !

AZADEH *s'approche de lui doucement.*

AZADEH. – Denis... hé Denis Monico... Regarde-moi c'est Azadeh... (*elle ouvre son corsage*) Regarde-moi Denis, viens contre ma poitrine, il n'y a pas de tigres ici.

BOUBOULE *se calme peu à peu, il ne reste plus que le bleu tournant d'un girophare – un fourgon qui vient d'arriver à côté.*

AZADEH. – Tu es un homme tu sais te battre. Viens sur mon sein, viens mon enfant.

BOUBOULE *se calme et s'agenouille contre la poitrine d'AZADEH.*

BOUBOULE. – Pardon pardon j'ai tout cassé j'ai honte tout est de ma faute...

AZADEH. – Tu sais te battre, tu es blessé, laisse-moi faire je vais t'habiller.

AZADEH *passse doucement une camisole de force à BOUBOULE.*

BOUBOULE. – Tout est de ma faute.

AZADEH, *elle pleure.* – Je te mets cette belle blouse blanche et nous irons dans ton jardin. Tu me montreras les peintures.

BOUBOULE. – Tu as envie ? Vraiment envie ?

Sous les yeux de L'INGENIEUR, DEUX INFIRMIERS réceptionnent BOUBOULE et bouclent la camisole dans son dos.

BOUBOULE. – Tout est de la faute à Bouboule. Mais c'est pas vrai que j'ai lancé du pain aux canards. Ils faisaient *Trutrut trutrutrut...*

BOUBOULE *est conduit vers le fourgon.*

BOUBOULE. – Dans mon jardin tu ne boiras rien, tu mangeras rien, même un bonbon, promis ?

AZADEH. – Promis. J'ouvrirai seulement les yeux.

Le moteur du fourgon et sa lumière bleue s'éloignent, laissant L'INGENIEUR seul avec AZADEH.

LE PAIN MAUDIT

AZADEH. – Oui c'est la nuit après la nuit. La nuit glacée au fond de tout. L'horreur il n'y a rien d'autre. Rien dans le ciel, rien sous la terre. Nous sommes lâchés dans la douleur, lâchés tout nus sans autre épée que nos fantômes et nos poussières. Oui c'est l'horreur notre pays et il faut lui dire oui, l'aimer, lui dire oui...

L'INGENIEUR. – Azadeh c'est moi, c'est moi que tu dois aimer...

AZADEH *rit*.

L'INGENIEUR. – Mais Azadeh j'y suis allé. J'ai fait ce que tu m'avais dit !

AZADEH, *rit*. – Petit homme va-t-en !

L'INGENIEUR. – Ne me renvoie pas dans ma vie, pas dans ce béton.

AZADEH Va-t-en, je ne veux plus te voir.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Au bord du fleuve, pendant l'éclipse. L'ENFANT FOULQRE et LA PETITE FILLE l'observent avec des tessons de verre noirci.

L'ENFANT FOULQRE. – Ça y est... trois... deux... un... top !
La tache noire l'a mangé.

LA PETITE FILLE. – Alors maintenant pendant l'éclipse est-ce qu'il fait nuit sur le soleil ?

L'ENFANT FOULQRE. – Mais non idiote, c'est la gangrène.

LA PETITE FILLE. – Le soleil est empoisonné ?

L'ENFANT FOULQRE. – Ouais. Il va sécher et tomber.

LA PETITE FILLE. – Le soleil va tomber sur nous ?

L'ENFANT FOULQRE. – Il va se décrocher tout seul comme une vieille carapace de tortue.

Arrive MONSIEUR DESBABEL, fragile ressucité.

MONSIEUR DESBABEL. – Les enfants, dites-moi les enfants, la ville est sombre, les rues désertes et il n'y a plus de soleil. Est-on le jour ou la nuit ? Tout est pareil, rien n'a changé et pourtant la vie paraît si terne, si recouverte de cendres. Je viens ici au bord du fleuve pour y trouver de la fraîcheur. Il est tari, à moitié sec. Que s'est-il passé ?

LA PETITE FILLE. – Avant tu dois répondre : c'est possible un avion qui court avec deux jambes cassées ?

MONSIEUR DESBABEL. – Tu sais je crois tout est possible.

L'ENFANT FOULQRE. – Eh non Monsieur Desbabel, il faut répondre par oui ou par non.

MONSIEUR DESBABEL. – Eh bien je réponds... non.

LA PETITE FILLE & L'ENFANT FOULQRE. – Perdu !

LA PETITE FILLE . – Monsieur Truche a sauté de la fenêtre parce qu'il se croyait un avion !

L'ENFANT FOULQRE. – Il ne s'est rien fait à part les jambes. Il a couru soixante cinq mètres avec tous les autres après lui !

LE PAIN MAUDIT

LA PETITE FILLE. – Et déchirer des camisoles ?

MONSIEUR DESBABEL. – Ça oui ça n'est pas difficile.

L'ENFANT FOULQRE. – Mais non, des camisoles de force ! Et tordre une porte en métal, casser des menottes avec ses dents ?

MONSIEUR DESBABEL. – Mon Dieu qui a fait ça ?

LA PETITE FILLE. – C'est Bouboule dans le fourgon blindé.

MONSIEUR DESBABEL. – Bouboule ? Le petit Monico ?

LA PETITE FILLE. – Il les a vu comme moi les tigres !

L'ENFANT FOULQRE. – Faut le répéter à personne.

LA PETITE FILLE. – Ni que papa a eu peur de maman.

L'ENFANT FOULQRE. – Ni que j'ai étranglé ma mère.

MONSIEUR DESBABEL. – Où sont-ils vos pauvres parents ?

LA PETITE FILLE. – Ils ont peur que les fous reviennent.

L'ENFANT FOULQRE. – Et qu'ils viennent se venger parce qu'on les a mis à l'asile.

MONSIEUR DESBABEL. – Mon Dieu mon Dieu, mon pauvre village abandonné. Et notre fleuve qui a fondu. Ah le soleil revient doucement.

L'ENFANT FOULQRE. – Ah oui maintenant il y a un croissant.

LA PETITE FILLE. – Un beau croissant doré tout chaud.

SCENE II

Chez la Grosse Marie. PAT'S hébété dans le lit observe l'intérieur de la boîte de fondants avec un regard extatique.

LA GROSSE MARIE regarde le ciel par la fenêtre.

LA GROSSE MARIE. – Seigneur, mon doux Jésus, pardon, je ne suis pas tellement satisfaite de l'affection de ta servante. Elle t'oublie, te laisse pendant des jours sans ressource. Elle ne va plus à communion. Et ta Marie n'est plus Marie. Et ton soleil va se cacher sous un grand trou noir dans le ciel. Pardon Seigneur j'ai cet enfant, ce petit muet qui a grimpé au creux de mon lit.

LE PAIN MAUDIT

Malgré mes soins superlatifs il ne boit rien il est en bois. Pitié Seigneur, remets le soleil, remets le soleil et cet enfant.

PAT'S, *il revient à lui.* – Mais où est-ce que... qu'est-ce que je fous ici ? Je suis fou... fou...

LA GROSSE MARIE. – Petit, oh petit !

PAT'S, *la reconnaît.* – Ah Marie... ta boîte... tant de magnificence venue de ce petit coffret... Je croyais que j'étais le bon Dieu... Que j'avais créé l'univers... Je le sais le secret du monde... Il n'est pas loin, il est tout près, plié au creux d'un dé à coudre... J'ai tant de sentiments qui m'arrivent... Je suis complètement embrouillé... Et voici ma main ! Quelle prétention !

LA GROSSE MARIE. – Prends, bois de la tisane, bois.

Elle fait boire PAT'S.

PAT'S. – Ça dégringole à travers moi quand j'avale... des lignes qui se croisent... Mes doigts ne sont plus mes doigts... mais des courants de chaud de froid... Et moi aussi je suis pris dedans... moi ma main le lit et toi... Ça jette des lumières, des fils en spirales, un grand filet...

Un rais de lumière entre par la fenêtre.

LA GROSSE MARIE. – Le soleil revient.

PAT'S. – Marie, regarde la poussière danser... On dirait des damiers de cheveux qui respirent !

LA GROSSE MARIE *se prépare pour sortir, prend son missel.*

LA GROSSE MARIE. – Je sens mon arthrose, elle vient me chicaner à nouveau. C'est reparti. Il ne faut pas que monsieur le curé m'attende pour la messe.

Elle sort.

PAT'S. – La poussière... la poussière toute simple !

SCENE III

Le pont. AZADEH et VIANNET, penchés sur la rambarde regardent le jour revenir tout à fait.

LE PAIN MAUDIT

VIANNET

*La fin de la nuit
Quand venait le jour
Chantait l'horloger
Chantait l'horloger*

*Là haut dans le ciel
Quand tournait la roue
Chantait l'horloger
Chantait l'horloger*

Il n'y a plus d'eau, plus de remous. On ne peut plus venir se noyer en se jetant du pont.

AZADEH. – Le petit ingénieur s'active. Il a dû faire ouvrir les vannes et remplir son canal de fuite.

VIANNE. – On parle à présent d'une fraude. Un paysan et un meunier. Ils auraient moulu du blé cornu. Des râclures, des fonds de silo, le sale rebut après triage. Ma farine était ergotée, les analyses chimiques le disent. Je suis disculpé. Mais moi, Viannet, qu'est-ce que je fais ? Ma femme est morte, Pichard, Luella... Et le village traumatisé. Comment oser leur vendre mon pain quand je n'ose plus les regarder en face ? Je vais partir... Changer de nom et de métier...

AZADEH. – La montagne tombe sur un pays, on le relève et on met en culture l'éboulis.

VIANNET. – Mais si le pain vient nous violer et pousse nos âmes par la fenêtre, qu'est-ce qui peut bien les relever ? Non je ne vois rien, à part le silence et l'oubli. Je dois partir. Je m'en irai.

AZADEH. – Moi j'ai quitté mon pays. Le peuple entier avait chassé le roi, cette araignée posée sur le pays. La toile entière s'est effilochée : les lois, les règles, les habitudes. Nous allions tout réinventer. Mais les plus doux sont devenus furieux en agitant de grands couteaux. La peur, la haine et le silence valaient bien mieux que l'inconnu. J'ai dû partir, me réfugier. Je

LE PAIN MAUDIT

me retrouve dans ce village où la vie est paisible. Puis tout s'effiloche à nouveau et la nuit surgit sous nos pas. Est-ce que vous croyez qu'il suffira qu'on recouvre l'accroc qui a troué nos vies avec une formule de chimie ? C'est comme répondre à une question par une analyse phonétique. Il faut rester Monsieur Viannet. Le village a besoin de nous. Je suis sûre qu'ils s'y prenaient autrement, au moyen âge ?

VIANNET. – J'ai retrouvé dans mon grenier mes vieux journaux corporatifs et l'article sur le feu sacré. Ils soignaient par la contemplation des peintures. Je te montrerai une reproduction du rétable d'Issenheim peint par Grünewald...

Sonnette. JENNY arrive à vélo, du pain sur le porte-bagage.

JENNY. – Viannet, tu es encore fermé ? J'ai dû pédaler comme une folle jusqu'à Bollène. Monsieur le maire m'a prévenue que les malades sont sur la route. On les attend bar l'Univers.

JENNY reprend sa course.

VIANNET. – Vous avez raison Azadeh/ Je m'en vais rallumer mon four.

SCENE IV

Bar l'Univers. LE PHOTOGRAPHE a installé son appareil devant plusieurs rangs de chaises vides disposées en triangle (la pointe vers l'objectif)

LE PHOTOGRAPHE. – Allons messieurs dames, s'il-vous plaît, ayez l'obligeance de venir pour la photo de Paris Match. Un petit effort, ça ne sera pas long...

Les malades arrivent peu à peu, vidés, hésitants, méconnaissables, et vont s'asseoir sur les chaises : SUZANNE, M. FOULQRE, CASEY, TRUCHE (les deux jambes plâtrées), CHAILLÈRE, MONSIEUR DESBABEL, BOUBOULE, L'ENFANT FOULQRE, LA PETITE FILLE...

LE PAIN MAUDIT

LE PHOTOGRAPHE. – Monsieur, mettez-vous donc ici... Oui sur la première chaise... Ma petite, mets-toi là... très bien... Euh vous non je vous préférerais, oui mettez-vous là, très bien... Les deux personnes au fond à gauche un peu plus serrées... oui... merci... Bien.

Il les contemple.

LE PHOTOGRAPHE. – C'est donc une photo pleine page pour l'article de Paris Match. Elle devra exprimer n'est-ce pas votre colère... toutes vos questions... l'exigence de tout un village pour que justice vous soit rendue. Je voudrais que vous posiez tous vos mains à plat sur vos genoux, comme ça. Très bien monsieur. Et que vous fixiez l'objectif les yeux bien ouverts... Très très bien. Les sourcils légèrement froncés... pas trop ! Fixez bien l'objectif... Non non, ne souriez pas madame...

On entend au loin les sirènes joyeuses et des klaxons Certains tournent la tête pour dans la direction du bruit.

LE PHOTOGRAPHE. – On se concentre, regardez-moi ! Les mains... les sourcils... et les yeux... C'est bien.

Parmi sirènes, klaxons, fanfare, échos d'accordéon, on entend une VOITURE MEGAPHONE qui arrive.

VOITURE MEGAPHONE, *au dehors.* – ...Van Wergen et Plitot contrôlent encore le peloton suivis du Colombien Selva et du maillot jaune qui maîtrise totalement la situation depuis le début de l'étape...

Plusieurs flashes enchaînés.

LE PHOTOGRAPHE. – Pour moi c'est bon, merci à vous.

LE PHOTOGRAPHE *embarque son matériel et se précipite à l'extérieur pour voir le Tour de France qu'on entend s'étirer à travers les rues de Pont-Saint-Esprit.*

D'abord immobiles, figés dans leur pose, les malades se lèvent lentement un à un pour sortir regarder le Tour.